MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

RAPPORT

SUR

LES MUSÉES ET LES ÉCOLES D'ART INDUSTRIEL

ET SUR LA

SITUATION DES INDUSTRIES ARTISTIQUES

EN

DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE

PAR

M. MARIUS VACHON

MISSION DE JUIN-JUILLET 1888

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

1889

Ib-b
fol.

Don de l'Institut Tessin
Paris 19[illegible]2

4 T 489

RAPPORT

A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

SUR

LES MUSÉES ET LES ÉCOLES D'ART INDUSTRIEL

ET SUR LA

SITUATION DES INDUSTRIES ARTISTIQUES

EN

DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE

PAR

M. MARIUS VACHON

MISSION DE JUIN-JUILLET 1888

Ce volume fait suite aux trois volumes de rapports, publiés en 1885, 1886 et 1888, par le Ministère, sur les missions de M. Marius Vachon en Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie, Russie, Suisse, Belgique et Hollande.

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT

—

1889

14817


BIBLIOTHEQUE
NOR
SAINTE-GENEVIÈVE

EN DANEMARK

LES INDUSTRIES D'ART

L'histoire de l'industrie danoise présente une physionomie générale peu différente de celle de l'industrie française. Christian VI et Frédéric V ont joué dans leur royaume le même rôle que Henri IV et Louis XIV ont rempli en France. Bernstof, toutes proportions gardées, est le Colbert du Danemark; il suivit les principes qui avaient inspiré la politique économique du grand ministre français. Des étrangers furent appelés et favorisés de toute manière; ils reçurent des privilèges et des subventions en argent distribuées avec une grande libéralité, soit à titre de dons, soit à titre d'avances du trésor public. L'importation de marchandises étrangères fut sévèrement interdite. A partir de l'année 1758, on frappa de rigoureuses prohibitions les soieries, les étoffes de laine et de coton, fabriquées dans les autres pays. Personne ne devait en vendre, ni même s'en servir, « sous peine d'encourir, comme transgresseur de la loi, la disgrâce du roi, et d'autres châtiments »; les marchands qui étaient deux fois pris en faute à cet égard, étaient privés, pour la vie, du droit de faire le commerce et, en outre, déclarés impropres à tout emploi ou service public. Les tailleurs qui confectionnaient des vêtements avec ces étoffes étaient exclus de la corporation; et l'on annulait tous les billets et engagements relatifs aux marchandises prohibées. Le nombre des artisans, des ouvriers et des manufacturiers de Copenhague, qui s'élevait déjà sous Christian VI à 6,700 personnes, monta, sous Frédéric V, au chiffre de 8,400, auquel il faut encore ajouter 3,000 ouvriers journaliers. Le chiffre total de

Historique de l'industrie.

ceux qui s'adonnaient à l'industrie était donc de 11,400 personnes. Il y avait à Copenhague 16 fabriques de soieries, avec 303 métiers à tisser, dont 105 fonctionnaient à la Manufacture royale; la fabrique de drap de la Maison d'or occupait journellement 1,400 ouvriers. Sous l'influence des idées économiques nouvelles, venues de France, le système des corporations et des prohibitions ne tarda pas à être fortement attaqué. Déjà en 1761, le roi déclarait au Magistrat de Copenhague « qu'il avait, une fois pour toutes, décidé qu'aucune nou-
« velle corporation ne serait autorisée à l'avenir et qu'il ne voulait pas non plus
« approuver de nouveaux articles des anciens statuts, à moins qu'ils ne
« fussent conçus de manière à permettre à chacun d'entrer sans peine et sans
« frais dans la corporation qu'ils concernaient. Il avait aussi résolu de ne
« pas confirmer à l'avenir de monopole, permettant à quelques personnes,
« à l'exclusion des autres, de fabriquer ou de vendre certaines marchandises.
« Les autorités devaient être désormais autorisées à dispenser un compagnon
« de présenter un chef-d'œuvre, lorsqu'elles avaient d'autres raisons d'être
« convaincues de la capacité du postulant. » En même temps, tous les grands baillis reçurent une lettre portant « que, dans les villes où il n'y avait pas de
« corporation formée, il devait être permis à tous ceux qui jouissaient du
« droit de bourgeoisie de gagner leur vie du mieux qu'ils sauraient et pour-
« raient, en se conformant aux lois, sans que l'on pût y mettre le moindre
« empêchement. » Comme en France, les corporations ou Langs, en possession de privilèges exorbitants, luttèrent avec énergie contre la royauté, pour les maintenir en vigueur. La Révolution française exerça, à ce point de vue, en Danemark, son influence bienfaisante; mais ce n'est qu'en 1857 que la liberté industrielle fut officiellement établie et que les Langs furent dissous et transformés en associations de secours mutuels contre les maladies, les accidents et les chômages.

Conditions actuelles de l'industrie.

L'industrie danoise, en raison des conditions économiques et de la situation ethnologique du pays, ne peut être qu'une industrie nationale, intérieure, sans prétentions à l'exportation; mais elle suffit aujourd'hui à la consommation indigène. Le tableau du commerce d'exportation des produits manufacturés, entre la France et le Danemark, accuse, en 1887, la somme insignifiante de 100,000 francs; les tissus et passementeries, qui attei-

gnaient encore, en 1880, le chiffre de 300,000 francs, sont tombés à 1,000 francs. Les exportations allemandes seules font une concurrence sérieuse à l'industrie nationale. Aussi présente-t-elle un caractère spécial, qui reflète assez exactement la physionomie sociale du Danemark. L'art n'y a point de grandes envolées d'imagination, des aspirations puissantes et irrésistibles vers l'originalité, des audaces d'invention et des truculences de formes. Il s'est montré, dans l'Exposition scandinave de cette année, simple, calme, souriant, et d'une grâce aimable, toutes qualités qui m'ont paru être celles de la nation elle-même. Les mœurs sociales et économiques de ce petit pays, qui compte à peine deux millions d'habitants, sont exceptionnellement favorables aux travaux d'art. L'usine n'existe que pour les grandes industries de forges et de constructions mécaniques. Le petit atelier qui compte un patron et une dizaine d'ouvriers est la règle. L'apprentissage long, patient, intime, sous la surveillance immédiate du chef d'atelier, fonctionne admirablement, sans que l'État ait jamais eu à intervenir, par des lois, pour l'imposer. De nombreuses écoles d'art et d'industrie ont été créées dans toutes les provinces; elles mettent à la disposition des apprentis et des ouvriers les notions de science et d'art, nécessaires pour se perfectionner dans les métiers. L'industrie a conservé encore aujourd'hui, en dépit de toutes les transformations scientifiques, son caractère familial de jadis. Les femmes y jouent un rôle important et presque prépondérant. Ce ne sont point seulement les paysans de la Fionie et du Jutland, qui font des meubles, sculptent des armoires, des dressoirs et des chaises, fabriquent des poteries; les bourgeois eux-mêmes se livrent très volontiers à ces travaux. A l'occasion de l'Exposition scandinave, il s'était formé une Association d'artistes industriels privés, qui avait organisé une section spéciale de leurs productions personnelles. Il y avait là des meubles, des vases, des orfèvreries, des panneaux décoratifs, exécutés, avec habileté, par des avocats, des médecins, des négociants, etc.; des broderies et des tapisseries, signées de noms de femmes du monde; le tout d'une originalité pittoresque, d'une fantaisie charmante et très souvent d'un fort bon goût.

Les Danois se rendent fort exactement compte de la situation particulière qui est faite à leur industrie; ils ne songent point à la développer

mais bien plutôt à la perfectionner, à lui donner la supériorité du goût et de l'élégance, de la belle matière et de la bonne fabrication. C'est par là qu'ils veulent lutter et qu'ils lutteront évidemment contre la concurrence étrangère qui les envahit. Je crois que ces informations que j'ai puisées à bonne source et que j'ai vérifiées sérieusement à l'Exposition, peuvent être utiles à nos industriels d'art. Il n'y a rien à faire, dans ce pays, pour les œuvres très chères; les grandes fortunes sont rares; la Cour vit fort modestement, sans faste, et la bourgeoisie mène un train de vie très simple. L'article de pacotille, à bon marché, ne se vend point. Les Danois sont délicats et fins connaisseurs. Seule, l'œuvre solide, d'un travail sérieux, d'une belle forme et d'un prix modéré, peut réussir auprès d'eux. Nos industries d'art possèdent ces qualités; elles ont donc toutes chances de faire en Danemark de bonnes affaires, mais à la condition exclusive qu'elles y soient représentées directement. On y aime beaucoup la France, sa littérature et son art. L'accueil chaleureux qui a été fait à nos artistes et à nos industriels en témoigne avec éclat; mais il faut qu'on nous voie; il faut que nous allions nous-mêmes nous défendre contre nos concurrents et nos adversaires, qui arpentent le pays en tous sens, parlant la langue danoise avec élégance et se transformant habilement en commis voyageurs courtois, aimables et galants.

L'Exposition scandinave de Copenhague.

L'Exposition scandinave, organisée d'une façon fort remarquable et très complète, m'a permis d'étudier avec soin la situation des industries d'art du Danemark, de la Suède et de la Norvège, les trois nations coopérantes.

J'avoue que je n'étais pas parti pour Copenhague, sans une certaine prévention à l'égard de l'Exposition scandinave. Depuis quelques années, la mode internationale est aux expositions; on en organise de tous genres et sous tous les prétextes; à ce moment l'Europe continentale n'en comptait pas moins de cinq et j'en oublie ou j'en ignore, sans aucun doute. Or, de quelque titre ou qualification qu'on les décore, les expositions se ressemblent généralement toutes; elles débutent, se continuent et finissent par les mêmes congrès; on y exhibe des produits et des œuvres qui paraissent avoir été spécialement fabriqués en vue de cette nouvelle forme de transactions industrielles et commerciales, et qui se retrouvent inévitablement partout. Copenhague a réservé aux

étrangers une agréable surprise. L'Exposition scandinave a été vraiment une exposition nationale, où l'on a pu étudier, sur des documents authentiques et originaux, l'industrie et l'art des trois pays qui composent la fédération ethnographique du Nord. Les organisateurs avaient bien fait appel au concours des autres nations européennes, pour la section des arts décoratifs ; mais l'intention qu'ils ont déclaré avoir eue, en dérogeant à l'idée génératrice de leur entreprise, leur demander des modèles de goût et d'élégance, est si délicate et si flatteuse qu'on ne peut les en critiquer.

A l'Exposition de 1878, les Pays scandinaves avaient tenu fort honorablement leur place; tout le monde a conservé le souvenir des pavillons si pittoresques du Danemark, de la Suède et de la Norvège, installés dans la rue des Nations, et remplis d'œuvres fort curieuses. La comparaison facile à établir entre 1878 et 1888 permet de parler de progrès immenses accomplis pendant cette période, et, en toute sincérité, je ne cache même point l'étonnement éprouvé au spectacle de ce que les Danois, les Suédois et les Norvégiens avaient exposé à Copenhague.

Le palais principal avait été entièrement construit en bois, dans la forme d'une basilique, à nef allongée. Le transept, à l'entrée, était couronné par une coupole de 40 mètres de hauteur et de 30 mètres de circonférence; la nef se développait sur une longueur de 200 mètres, avec 22 mètres de largeur. De chaque côté, des galeries annexes servaient de salons d'exposition. Les arcs de voûte, dans lesquels il n'entrait pas un clou de fer, étaient d'une volée superbe, et la décoration, dans sa simplicité sévère, présentait un grand caractère artistique. L'auteur de ce monument, considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture scandinave, se nomme M. Nuhrof; il en tire un grand honneur dans son pays. Ce palais était affecté aux arts décoratifs de la Scandinavie et des principaux pays d'Europe.

A l'extrémité du Palais des Arts décoratifs, on avait groupé les sections des Beaux-Arts scandinaves, dont l'étude spéciale me fournira matière à des observations intéressantes sur le caractère artistique des nations du Nord, amoureuses de la nature, éprises d'originalité et de pittoresque. Dans le jardin, M. Nuhrof avait disséminé, avec une fantaisie charmante de perspective et de disposition, dans des constructions variées, les sections de pisciculture,

d'agriculture, d'horticulture, de matériel de guerre et de marine, d'industries spéciales du Nord, distilleries de grains, brasseries, etc. Sur un lac en miniature, était ancré le *Saint-Georges*, une frégate dans le style naval du temps de Christian IV. Une bouteille gigantesque, édifiée par une brasserie, servait de tour Eiffel aux amateurs d'ascensions. Des maisons rivales avaient fait, pour ne point être en reste d'inventions ingénieuses souvent et parfois excentriques, l'une, la reproduction en bois, au tiers, de la tour de l'église Saint-Nicolas, et l'autre celle d'un phare électrique, dans une tour de vieux burg danois.

L'Exposition scandinave avait une annexe ou plutôt un complément, indépendant comme organisation et administration, dans le pavillon élevé sur l'initiative et aux frais de M. Jacobsen, le grand brasseur danois, sur la Halm Torv, en face de l'entrée du palais, en l'honneur de l'Art français contemporain. Presque aussi vaste que le pavillon de la Ville de Paris, aux Champs-Élysées, il contenait une quantité considérable de tableaux et de sculptures, signés des plus grands noms de notre école; c'était un véritable Luxembourg que j'ai envié pour notre pays.

Ni Anvers, ni Amsterdam n'ont offert, dans leurs expositions récentes, plus d'attractions et plus de sujets d'études sérieuses sur l'art et sur les industries artistiques d'un pays.

Je vais les passer rapidement en revue, en ce qui concerne le Danemark, dans ce chapitre, et pour la Suède et la Norvège, dans les chapitres suivants.

La céramique.

La céramique est une industrie fort en faveur auprès des Danois. La plus ancienne manufacture est la Manufacture royale de porcelaine, fondée en 1775 par un Français du nom de Fournier, et achetée par l'État en 1779. Lors de ses débuts, la Manufacture se préoccupait presque exclusivement de l'imitation des porcelaines de Meissen; elle ne tarda pas à acquérir dans ce genre de production une certaine habileté; mais le commencement du siècle fut une longue période de décadence. Son directeur, Hetsch, abandonna les genres qui avaient fait la prospérité de l'établissement et se lança dans un style néo-grec bâtard, dont la Manufacture se trouva fort mal. Il avait pris pour collaborateur le professeur Jensen, dont l'influence fut désastreuse. En 1868, la Manufacture, qui était tombée complètement à tous les points de vue, artis-

tique et financier, passa entre les mains d'un entrepreneur particulier, M. Philippe Schow; celui-ci s'adjoignit, comme directeur des travaux d'art, l'architecte Arnold Krogh, qui donna une haute impulsion artistique à l'établissement. Krogh renonça, avec décision, à l'imitation des formes antiques et du style de la Renaissance qui avait été restauré après le néo-grec, et aborda résolument la recherche de la technique et de la décoration des céramistes chinois et japonais. Le succès le plus complet couronna ses tentatives énergiques. La Manufacture royale se releva rapidement et, aux Expositions universelles de Londres, de Vienne et de Philadelphie, ses produits furent très goûtés. En 1882, il se forma une société, l'Aluminia, pour son exploitation industrielle. La Manufacture royale de Copenhague n'a donc point le caractère d'une manufacture véritablement royale ou nationale, telle que la Manufacture de Sèvres. C'est un établissement industriel et commercial placé, de par son titre, sous la haute protection du roi, comme le furent avant la Révolution tant de manufactures françaises, mais sans subvention de la Couronne et sans caractère d'institution publique d'enseignement artistique et professionnel. Sa production présente des conditions excellentes : La matière est belle; la décoration de fort bon goût, simple, harmonieuse et originale. Un éclectisme intelligent y règne, au point de vue du style; on y fait un peu de tout, mais le japonisme paraît cependant exercer une vive attraction sur ses peintres et sur ses sculpteurs. Les prix ne sont point élevés; la Manufacture se préoccupe évidemment de faire, avant tout, de l'exploitation commerciale, fructueuse pour les actionnaires. Aussi y voit-on peu de grandes pièces artistiques coûteuses et partant d'un écoulement difficile. Il y a cinq autres grandes manufactures de porcelaine, qui fabriquent des services de table et des pièces décoratives, que signeraient volontiers les artistes de Limoges et de Nevers. La production générale est artistique. La poterie en faïence et grès a pris une grande extension dans ces dernières années; le Danemark compte aujourd'hui des fabriques de poêles et de plaques de revêtement en pleine prospérité, et dont les produits sont remarquables. La terre cuite joue un grand rôle dans le goût national. Il en existe plusieurs fabriques importantes à Copenhague et à Bornholm. La plus célèbre est celle d'Ipsen, fondée en 1843, qui s'alimente presque exclusivement dans l'œuvre si considérable de Thorvaldsen. L'imitation des vases

antiques est l'autre branche de cette fabrication, où les Danois excellent évidemment; ils en font un grand commerce d'exportation.

La verrerie.

L'industrie de la verrerie en Danemark remonte au XVIIe siècle; mais la première grande fabrique ne fut installée qu'en 1825, par la veuve du comte Dannejolsk-Samsöe. Aujourd'hui, on compte environ un millier d'ouvriers verriers. Deux importantes usines ont exposé des services de table, d'une excellente fabrication et d'un goût très délicat; les formes sont élégantes et les tailles exécutées avec une habileté rare, sur des dessins fort intéressants. J'ai été étonné de trouver là une production d'un caractère aussi artistique.

Les industries de l'ameublement.

L'ameublement compte de nombreuses maisons, dont le personnel de dessinateurs et d'ouvriers tiendrait bon rang au faubourg Saint-Antoine. Les meubles sont simples, élégants, solides et d'une rare habileté d'exécution.

J'ai remarqué, avec surprise et satisfaction, qu'à deux exceptions près, justifiées sans doute par une fantaisie très originale de clients ou d'artistes, les ébénistes danois ne se livrent point à l'imitation servile des meubles des siècles passés, tant indigènes qu'étrangers. Ils cherchent à créer dans un style moderne, conforme aux habitudes actuelles de comfort et d'élégance, et ils ont le goût de la couleur, des formes robustes et de la matière solide et riche. Les tapissiers paraissent moins habiles; quelques-uns des ensembles qu'ils avaient exposés étaient de physionomie fâcheuse; les étoffes n'étaient point choisies avec un sentiment délicat des couleurs et des nuances, et drapées avec harmonie et grâce; on sentait que tout cela avait été composé sans inspiration personnelle, sans science, exclusivement d'après des modèles allemands et français, combinés de guingois et au hasard. J'en ai été fort surpris, en raison des excellents exemples de bon goût, rencontrés dans les autres parties de la section d'ameublement.

L'orfèvrerie et la bijouterie.

Le Danemark possède quelques orfèvres qui ne feront point mauvaise figure au Champ de Mars, si ce pays se décide à une participation officielle ou privée à l'Exposition de 1889. Au premier rang se place la maison Michelsen. Son orfèvrerie pourrait prêter, en certaines pièces, à une critique sévère. Elle est un peu lourde; la matière semble l'emporter sur le travail, peu délicat. C'est de l'orfèvrerie de paysan riche ou de parvenu, qui veut qu'elle représente une grande valeur en monnaie trébuchante; mais lorsque la clientèle, comme

la famille royale, par exemple, a réclamé un travail plus précieux, supérieur à la valeur marchande du métal, l'orfèvre s'est montré en mesure de faire une belle œuvre, pleine de goût et d'une valeur artistique incontestable. Les bijoux de M. Michelsen sont excellents de forme et de ciselure et témoignent d'une préoccupation sérieuse d'invention, en dehors des copies de bijoux anciens, préhistoriques ou romains, qui semblent former le plus clair du tréfonds de la bijouterie danoise. M. Michelsen a un rival sérieux en M. Christensen, dont l'exposition faisait honneur à l'industrie artistique du Danemark. Il y avait sans doute moins d'originalité dans la composition des pièces, services à thé et à café, surtouts de table, etc., mais l'exécution semblait supérieure dans l'ensemble. Cette maison a préparé, pour l'Exposition de 1889, un bouclier en orfèvrerie, consacré à la légende du Danebrog, inspiré comme dessin d'ensemble d'un bouclier du Musée des Antiquités du Nord. Le travail de ciselure en est fort intéressant. La bijouterie se compose presque exclusivement de reproductions de pièces en filigrane. La mode de ces bijoux anciens, qui remonte à vingt-cinq ans environ, n'est point encore disparue; elle paraît même refleurir en ce moment, où les travaux des érudits, la fréquentation du Musée des Antiquités du Nord, en ont fait connaître et presque popularisé les modèles. Tant que cette mode s'en est tenue à la reproduction exacte des originaux ou à une inspiration discrète et intelligente, puisée à ces sources, les résultats ont été satisfaisants. Aujourd'hui, elle tombe dans le travers ridicule des adaptations; on fait des pendants de col, des agrafes, avec des haches de bronze en miniature; on convertit les poignées d'épée en manches à couteaux ou manches à fourchettes, etc. C'est de la puérilité, de la barbarie et non de l'art. Actuellement Copenhague compte 150 ouvriers employés dans l'orfèvrerie, et le reste du royaume, 200 environ.

Industries diverses.

Le bronze, le cuivre et le fer ne sont point en progrès; il y avait même une large lacune à l'Exposition, pour cette dernière industrie, dont la renaissance est si brillante à cette heure, dans tous les autres pays d'Europe. La reliure d'art est représentée par une maison, qui peut marcher de pair avec les plus réputées du continent; je suis convaincu qu'elle produira une vive sensation à Paris, en 1889, avec l'album offert à la princesse de Galles, à l'occasion de ses noces d'argent, aux reliures au petit fer et polychromes, dont les des-

sins ont une rare originalité et un coloris délicat. Dans la broderie à la main, en tout genre de travail et de matière, le Danemark m'a paru pouvoir faire aisément concurrence à la Russie et à l'Orient. Cette section était un enchantement. Les femmes danoises de toutes conditions se livrent avec passion à cet art familial et intime, si précieux pour elles dans les longues nuits hivernales du Nord. Je forme le vœu que l'année prochaine, à l'Exposition universelle, la Commission du Danemark organise une section spéciale de broderies; nos Parisiennes en seront ravies. Les modes, les fleurs ne présentent point d'intérêt; le goût danois n'est pas porté de ce côté-là; évidemment les importations y tuent la production indigène, qui ne trouverait point d'ailleurs dans la population féminine un élément suffisant d'activité et de progrès. La vie mondaine est ici peu compliquée, et la Cour se distingue par une simplicité toute patriarcale.

Une industrie artistique très développée en Danemark ést l'imprimerie. En 1799, il y avait, en Danemark, 21 imprimeries occupant 117 ouvriers. 60 apprentis, et possédant 75 presses à bras. L'émancipation politique et la liberté de la presse donnèrent une vive impulsion à cette industrie. En 1872, on comptait, dans tout le royaume, 127 établissements, dont 43 à Copenhague; 16 villages seulement n'avaient pas d'imprimerie. En 1881, la statistique officielle déclarait 175 imprimeries et 4 villages seulement dépourvus d'ateliers. Les imprimeries de la province éditent aujourd'hui 121 journaux et 51 revues; celles de Copenhague, 27 journaux et 150 revues. Les ateliers de xylographie sont nombreux en Danemark et très prospères, en raison des nombreux journaux illustrés qui se publient dans ce petit pays, où l'instruction est développée plus que partout ailleurs.

La photographie et ses dérivés occupent un grand nombre d'ouvriers et tiennent dans la production européenne un rang très élevé. Les photographes danois jouissent aujourd'hui d'une réputation universelle. Ils ont conquis toutes les récompenses supérieures, dans les Expositions internationales. Il y a, en Danemark, quelques manufactures de papiers peints, qui occupent environ une centaine d'ouvriers; leurs produits n'ont rien de fort remarquable; les dessins ne présentent ni originalité ni fantaisie.

LES BEAUX-ARTS

L'Exposition scandinave des Beaux-Arts contenait près de mille tableaux, dont plus de la moitié était fournie par le Danemark seul. Comparativement à sa population, ce petit pays n'aurait donc pas moins de peintres que la France et l'Allemagne. Doit-on considérer ce fait comme une preuve de progrès intellectuel et de prospérité économique? Il m'a paru qu'ici, comme chez nous, on se plaignait vivement qu'il y eût trop d'artistes et pas assez d'artisans et d'ouvriers; la corporation elle-même ne tarirait point en doléances amères sur la surproduction qui accable le marché, et sur le mauvais état des affaires, qui en est la conséquence. Mais les artistes de tous pays se ressemblent un peu. On les a tant traités en enfants gâtés, que les vaches maigres leur font aujourd'hui l'effet d'être plus coriaces que les vaches enragées ne l'étaient pour leurs aînés. Mais ils n'en sont pas moins gais, aimables et fastueusement hospitaliers. Leurs camarades parisiens peuvent aujourd'hui en témoigner avec plaisir.

La première impression éprouvée en parcourant les galeries de l'Exposition était la surprise de n'y trouver aucune peinture historique ni religieuse; c'est à peine également si l'on a pu y compter une demi-douzaine de tableaux du genre académique. Dans un pays, où Thorvaldsen est encore le dieu de l'art, où la reproduction de ses œuvres néo-grecques et d'une religiosité sentimentale constitue une industrie nationale prospère, cette particularité paraît inexplicable. L'absence de la peinture en question n'est point cependant un accident, ni la conséquence d'un ostracisme. Elle caractérise une évolution qui s'est produite, depuis un certain nombre d'années, dans l'école

danoise et qui témoigne nettement du progrès du goût et des idées artistiques.

La génération académique et italienne d'Eckesberg, de Marstrand, de Petzholt, les Guérin, Court et Bertin du Danemark, n'a point laissé d'héritiers sérieux. Un esthéticien distingué, professeur à l'École des beaux-arts de Copenhague, M. Hoyen, commença vers 1848, en faveur du naturalisme et du retour à l'art national, une campagne que son éloquence ardente rendit rapidement populaire et féconde. A ce moment, un peintre connu, qui s'était dégagé insensiblement des traditions de David, dans lesquelles il avait été élevé, M. Sonne, prêchait d'exemple, en peignant, avec une originalité audacieuse, cette superbe frise décorative extérieure du musée Thorvaldsen, le retour à Copenhague du sculpteur, où l'on voit défiler, en une théorie de cent cinquante pieds de long, tous ses contemporains, bourgeois, marins, soldats et ouvriers, avec les costumes du temps et leurs physionomies sociales. La réaction ne put arrêter le mouvement, qui progressait lentement, mais avec sûreté. Aujourd'hui, il est arrivé au période où l'adversaire vaincu dépose les armes.

L'Exposition danoise n'était composée que de portraits, de scènes de mœurs locales, d'intérieurs de paysans et d'ouvriers, de marines et de paysages, dont les motifs sont empruntés exclusivement à la nature scandinave. Trois écoles, Paris, Dusseldorf et Munich se disputent la direction de l'art danois. Paris l'emporte incontestablement. Il a pour lui la nouvelle génération; les tenants des deux autres appartiennent à celle qui dévale dejà vers la vieillesse.

Notre manière de faire, claire et simpliste, présente évidemment plus d'affinités pour les jeunes artistes, passionnément épris de la nature et préoccupés ardemment de coloris et de lumière aérienne. Les derniers, à défaut de cet idéal, font de la fantaisie bourgeoise, du sentiment et de l'esprit; je dois dire qu'ils n'y réussissent pas moins que les Allemands. Les paysagistes et les peintres de genre rustique tiennent sans conteste le haut du pavé dans l'école danoise. Ce sont eux qui ont donné au mouvement naturaliste l'impulsion première et la plus vigoureuse. En communion plus constante, plus immédiate avec la nature, ils ont été moins influencés par les traditions classiques. Ils se sont plantés résolument au milieu des champs, devant les hommes et les choses de la terre, et ils ont peint ce qu'ils voyaient, avec l'impression personnelle, vibrante, qu'ils en éprouvaient. Une variété, plus grande qu'en tout

autre genre de peinture, est résultée, pour le paysage et la rusticité, de cette méthode impressionniste, dans l'acception la plus élevée et la plus exacte du terme. C'est qu'elle est vraiment d'une beauté typique, cette nature danoise, que des excursions nombreuses à travers le Seeland m'ont fait admirer sous ses aspects divers. Il semble qu'aux approches du pôle Nord l'air soit plus pur, plus translucide, qu'il baigne les yeux d'une lumière plus fraîche que dans nos pays. Les crépuscules, qui durent de longues heures, ont des clartés blanches, caressant délicatement la terre et les horizons. Sous les rayons du soleil, que tempère toujours la brise de mer, la sève des arbres et des prés n'est tarie que tardivement; la verdure conserve son éclat tendre des éclosions printanières. Sous l'impression des légendes scandinaves, nous croyons la nature de ces régions, brumeuse, sévère, écrasée sous un ciel bas et triste, pleine de forêts mystérieuses et sombres. La réalité est décevante pour les tempéraments mélancoliques. La terre est gaie et le soleil radieux, dans la patrie d'Hamlet, les jours de pluie exceptés. Pour un peu, on rêverait bien plutôt de pimpantes mousmées japonaises, sur le seuil de ces petites maisons blanches et roses, aux fenêtres fleuries, que de blondes Ophélies errant mélancoliquement au bord des lacs.

Les paysagistes danois peignent habilement cette nature et en rendent avec précision les caractères multiples. J'ai particulièrement admiré les œuvres de MM. Christensen, Brendekilde, Zaccho, Carlsen, R. Bissen, Kyhn et Sigvard Hansen. Ce dernier s'adonne surtout aux paysages de neige ; il y est excellent. La mer fournit, comme bien on pense, de nombreux sujets de tableaux, soit marines, soit scènes de mœurs. Je retrouve de M. Kroyer les *Pêcheurs de Skagen* et le *Bain de mer de Skagen*, accompagnés d'autres peintures de valeur nouvelles, *Une Soirée à la Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, des portraits d'hommes et d'enfants. Le premier de ces tableaux est d'une poésie intense ; on a rarement rendu avec plus d'expression saisissante, avec plus de sincérité émue, la mer et les pêcheurs. Il y a là quelque chose d'un Millet maritime. M. Nyss s'attaque résolument aux tempêtes, aux vagues qui déferlent avec rage sur les côtes de la mer du Nord, et il réussit fort bien à en représenter la sauvage grandeur. MM. Therskilden et Philipsen font fort bien les vaches, et M. L. A. Ring connaît parfaitement les paysans, qu'il peint avec une exactitude impartiale. La vie ouvrière a, dans MM. Harald, Slott, Olde Poderson et

Mme Anna Ancher, des interprètes fidèles, d'une grande virtuosité. Quant au genre spirituel et humoristique, MM. Carl Bloch, un vétéran de l'école, Exner, Carl Hansen et Paul Fisher y sont passés maîtres. Mme Bertha Wegmann fait songer avec plaisir à Mlle Nelly Jacquemart dont elle a le pinceau vigoureux et l'œil incisif. M. Tuxen portraiture ses contemporains avec goût et ressemblance. On pourrait reprocher à MM. Hans Hanssen et Achen la recherche de sujets tristes; mais leur dénier un grand sentiment et une facture fort habile serait une injustice, dont je ne me rendrai point coupable, en dépit de leur mélancolie contagieuse.

Je résume mon impression sincère sur la situation actuelle et sur les tendances de l'école danoise. L'évolution vers le naturalisme paraît très nette et définitive; l'école rompt évidemment avec les traditions académiques du commencement du siècle, elle est toute à l'observation consciencieuse et à l'étude sévère des hommes et des choses. Elle peint bien ce qu'elle voit, mais il lui manque encore ce qui fait les grandes et belles œuvres : l'imagination et le cœur. Sa peinture est aimable, gaie, spirituelle, pittoresque, mais elle ne fait point vibrer la fibre humaine; elle n'emporte jamais l'âme vers le rêve et l'idéal. L'école danoise atteindra-t-elle les hauts sommets de l'art? Je le crois. Elle est à cette heure en pleine agitation, en effervescence; elle travaille, elle vit, elle a de nobles ambitions, dont la réalisation serait pour nous, à qui elle est venue demander ses premières leçons, un événement joyeux.

Je n'ai point à établir la comparaison entre les artistes danois et les artistes français, mais je dois dire à ceux-ci qu'il y a, en Danemark, une école nouvelle de peinture, des plus sérieuses, pleine de talents de premier ordre, qui marche avec résolution à la conquête des collections et des musées. Les peintres danois viendront à l'Exposition de 1889; ils seront accueillis fraternellement. Cette certitude, ils l'ont; mais ils se demandent s'ils pourront y faire honneur à leur pays. Cette préoccupation témoigne de leur grande modestie, mais elle n'est pas fondée. L'école du Nord tiendra honorablement sa place dans le Palais des Beaux-Arts. Je ne parle point de la sculpture; deux ou trois artistes seulement la pratiquent avec quelque habileté; mais il n'y a pas d'école. Cet art est en Scandinavie à l'état rudimentaire d'un métier de bâtiment.

L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE
ET INDUSTRIEL

Dans un pays, où l'instruction générale a atteint une si grande extension, l'enseignement des arts industriels ne pouvait être négligé. Je n'ai point à m'occuper spécialement de l'Académie royale, qui a été créée, en 1738, par Christian VI, sous le nom d'École de dessin, et qui, sous son nouveau titre accordé en 1754, eut, pour premier directeur, le sculpteur français, Saly, l'auteur de la statue de Frédéric V, sur la place d'Amalienborg. Cette Académie a conservé son caractère spécial d'institution pour la formation de peintres, de sculpteurs et d'architectes. La première organisation de l'enseignement pour les artisans et les ouvriers date de l'année 1800, où le pasteur Mossemann fonda à Copenhague les écoles du dimanche. Cette institution rendit les plus grands services, et il s'ensuivit la création d'écoles analogues en province, à Randers, à Aalborg et à Nœstwed. Le nom de Mossemann est encore aujourd'hui populaire en Danemark. L'année 1838 vit se former à Copenhague une grande association, la Société industrielle, dont la puissante vitalité s'est affirmée, cette année, par l'Exposition scandinave, dont elle a été la promotrice. Cette association avait pris pour but le développement de l'industrie nationale. Mais avec une intelligence rare des conditions et des besoins de l'industrie, les fondateurs considérèrent, d'ores et déjà, l'instruction artistique comme l'agent le plus actif de ce développement. Lorsque Thorvaldsen fit, en 1838, le 15 sep-

La Société industrielle.

tembre, son entrée triomphale à Copenhague sur la frégate danoise la *Rota*, la Société industrielle députa auprès de lui son bureau, à bord d'un grand bateau qui portait à sa proue l'image de Vulcain, et présenta à l'illustre sculpteur une adresse dans laquelle il était dit : « Qu'on commençait à comprendre que l'industrie et même le métier le plus infime devaient être animés de l'esprit de l'art. » En 1840, il se constitua, à Copenhague, une association des ouvriers en métaux ayant pour mission de pousser à l'instruction professionnelle. Mais le mouvement, véritablement public et fécond, commença à partir du jour de la fondation, en 1843, de la Société technique, qui a créé une grande école pour les apprentis et les ouvriers, et qui, transformée plusieurs fois et toujours augmentée et perfectionnée, est restée le prototype et pour ainsi dire la maison mère des écoles industrielles artistiques du royaume. D'après ses statuts primitifs, la Société avait pour but exclusif de fonder, à Copenhague et dans les principales villes du royaume, des écoles de dessin du soir et du dimanche, en vue de l'instruction professionnelle des apprentis et des ouvriers. L'œuvre réussit immédiatement et prit de l'extension, en dépit de la modicité de ses ressources financières. Lorsque la loi de 1857 supprima les corporations en Danemark, le Gouvernement et les autorités locales durent se préoccuper de la question si importante de l'apprentissage et de l'instruction professionnelle, auxquels les corporations pourvoyaient directement, par leur organisation du compagnonnage et du tour d'Europe, etc. Il fut créé de nombreuses écoles d'apprentissage industriel, mais sans aucune unité de principes et de programmes et sans personnel apte à donner un enseignement sérieux. Elles ne produisirent point de bons résultats, et peu à peu elles furent abandonnées par les apprentis et les ouvriers qui n'y trouvaient pas ce qui leur était nécessaire pour se perfectionner dans leurs professions. Un certain nombre d'artistes, d'industriels et d'hommes privés, émus de cette situation très nuisible aux intérêts de l'industrie nationale, se réunirent pour aviser aux moyens de la modifier. Ils constituèrent, en 1876, une nouvelle association qui se fondit avec la Société technique et qui décida la création d'une grande école spéciale. Cette institution a donné une vive impulsion au mouvement national pour l'instruction professionnelle, à laquelle l'État consacre aujourd'hui, dans son budget, des sommes importantes.

Voici quelle est actuellement la situation de l'enseignement industriel et artistique en Danemark :

Les écoles d'art et d'industrie.

Les écoles publiques d'art et d'industrie, pour artisans, apprentis et ouvriers, sont au nombre de 80 et disséminées sur tous les points du royaume ; il n'est pas un village de quelque importance qui en soit dépourvu. Le nombre total des élèves atteint environ le chiffre de 6,000. Le budget général de toutes ces écoles dépasse 200,000 couronnes[1], sur lequel l'État contribue pour environ la moitié. Les principales écoles de province sont celles de Aalborg, Aarus, Elseneur, Hobra, Korseur, Kioge, Nykoping, Odense, Roskilde et Falster. L'école de la Société technique a constitué entre toutes les écoles du royaume une sorte de syndicat, dont elle a la direction et dont j'expliquerai plus loin le fonctionnement.

L'École technique de Copenhague.

L'école artistique industrielle la plus importante est l'École de la Société technique.

La Société technique, comme je l'ai dit, a été formée de la réunion de plusieurs associations, l'ancienne Société technique, la Société de l'École technique, et la Société des ouvriers en métaux. Son conseil d'administration se compose des membres élus par l'assemblée générale des sociétaires et des délégués du gouvernement, de la commune, de l'Académie des Beaux-Arts, de la Société industrielle et de diverses associations ouvrières, qui la subventionnent. Aux termes de ses statuts, son but est de développer en Danemark l'enseignement professionnel par la création d'écoles pour les apprentis et pour les ouvriers à Copenhague et dans les principales villes du royaume. L'École technique de Copenhague compte actuellement plus de 2,000 élèves de tout âge et de tout métier, qui fréquentent ses cours dans la journée, le soir et le dimanche.

Les matières enseignées sont :

Dans les classes du soir : l'écriture, l'orthographe, le calcul et la tenue des livres, le dessin à main-levée, le dessin géométrique, le dessin professionnel spécial aux charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, menuisiers, tourneurs, ouvriers mécaniciens, ferblantiers, fondeurs en cuivre et orfèvres ;

1. La couronne vaut 1 fr. 40 environ.

le modelage, l'algèbre; la stéréotomie, la physique mécanique et la chimie.

Dans les classes du jour : le dessin à main-levée, la perspective, le dessin de construction de machines, le modelage; l'ornement, la statique, la construction des bâtiments, l'arpentage, le nivellement, le terrassement et le drainage.

Des classes spéciales d'application sont organisées pour les ouvriers en métaux.

Les cours ont lieu du 1er octobre au 1er avril. Comme dans les écoles allemandes, l'enseignement est collectif pour les cours généraux oraux, et individuel pour les cours professionnels spéciaux et pour le dessin.

L'enseignement n'est pas gratuit et les cours sont même payés d'avance. L'écolage pour les cours de dessin est fixé à 6 couronnes, par trimestre, avec 12 leçons au moins par semaine. Aux élèves, dont les parents sont peu fortunés, il est accordé facilement des diminutions de tarif et des bourses. Mais tout élève qui peut payer est astreint rigoureusement à l'écolage.

D'après les travaux nombreux d'élèves qui figuraient à l'Exposition scandinave, de Copenhague, l'enseignement de l'école technique est excellent. Les cours de constructions particulières m'ont paru remarquables. J'ai pu observer, d'ailleurs, dans cette école, comme dans toutes les autres du royaume, que les cours qui touchent aux professions de la mécanique et du bâtiment, ont reçu un développement bien plus considérable que les cours des arts décoratifs. Évidemment, l'institution en question est plus une école technique, comme son nom l'indique, qu'une école artistique. On ne donne aux élèves des notions d'art et de dessin que ce qui leur est strictement nécessaire pour leurs métiers. L'école a pour but essentiel de les mettre à même de gagner rapidement leur vie et de perfectionner leur profession afin de recevoir un salaire plus élevé. Cependant, on a fort intelligemment ouvert, à l'intention des architectes, des cours spéciaux qui permettent aux élèves de recevoir une instruction leur ouvrant les portes de l'Académie royale des Beaux-Arts. En résumé, j'ai constaté dans l'École technique de Copenhague, le même principe que j'ai déjà signalé dans mes précédents rapports sur l'Allemagne, la Belgique et la Hollande : les programmes et les règlements y sont d'une élasticité ingénieuse, qui permet de satisfaire aux besoins et aux ambitions des élèves, sans jamais les enfermer immuablement dans des formalités restrictives de

l'initiative et de l'indépendance des maîtres et des écoliers. La discipline la plus sévère n'a point à en souffrir, non plus que la marche régulière des études.

Syndicat des écoles industrielles et professionnelles du Royaume.

L'École technique de Copenhague a créé, comme je l'ai dit, entre toutes les écoles professionnelles du Danemark, un syndicat d'intérêts matériels et moraux. Le 2 janvier 1879, le directeur de cette école envoyait, à tous ses collègues de province, une circulaire dans laquelle il leur exposait, avec précision, le but et les ressources de l'institution, et leur demandait s'il ne leur conviendrait pas d'échanger mutuellement leurs idées et leurs projets et de recevoir de l'école de Copenhague un concours régulier par des subventions pécuniaires, par des envois de modèles, par des conseils sur les questions d'enseignement et par la création de cours normaux de perfectionnements pour leurs professeurs. La proposition fut accueillie avec empressement et le syndicat créé immédiatement. L'année suivante, l'École technique organisait un congrès annuel de tous les professeurs de l'enseignement professionnel et fondait des cours de perfectionnement pour les maîtres, auxquels elle consacrait environ 10,000 couronnes. L'œuvre aujourd'hui est en pleine prospérité et rend les plus grands services.

L'École technique occupe un vaste édifice, construit dans Ahlefdstgade, sur l'emplacement des anciens remparts convertis en squares superbes, en vastes places et en larges avenues. L'installation réalise les conditions les plus excellentes d'éclairage, d'aération et d'hygiène, et par une décoration de céramiques et de sculptures de très bon goût l'architecte a su donner aux bâtiments une physionomie agréable et pittoresque.

L'École technique d'Odense.

L'École technique d'Odense est l'école la plus importante après celle de Copenhague. A l'Exposition scandinave, elle occupait trois grandes travées, remplies de travaux d'élèves, très remarquables. La plus grande partie des cours sont consacrées aux industries de la mécanique et de la construction. L'enseignement y paraît être très sévère. Les dessins exposés présentaient des qualités sérieuses de précision et d'originalité. Dans les classes de la construction, le niveau artistique est même, évidemment, supérieur à celui des classes de l'école de Copenhague. Il y avait dans les plans de maisons d'habitation, d'établissements publics, proposés en sujets de concours, plus de préoccupation des belles lignes et de la décoration, plus de goût et d'élégance.

Dans la classe de peinture décorative, papiers peints, plafonds, panneaux, etc., les travaux témoignaient également d'une certaine recherche d'art; mais les formes générales sont encore bien indécises. Le naturalisme se mêle à la convention dans toutes les compositions, d'une façon étrange; l'imitation servile et irraisonnée de modèles antiques ou de modèles d'après nature domine l'inspiration personnelle

Parmi les écoles professionnelles artistiques de la province, il en est une dont je tiens à signaler, avec détails, l'organisation, en raison des particularités qu'elle présente et comme témoignage du développement extraordinaire de l'instruction industrielle en Danemark : l'École ouvrière de Wallekilde.

L'École ouvrière de Wallekilde.

En 1865, la haute école populaire de cette ville recevait comme professeur M. Andreas Buntzen. M. Buntzen avait été autrefois, pendant huit ans, ouvrier en bâtiments et s'était acquis, par un travail acharné, une instruction professionnelle assez développée. Pendant les heures de loisir que lui laissait son enseignement, le nouveau professeur eut l'occasion de donner quelques leçons de dessin de construction et de charpente à un jeune ouvrier. Le succès qu'il obtint lui donna l'idée de chercher d'autres élèves à instruire dans les mêmes conditions. Huit ans après, M. Buntzen avait groupé autour de lui dix charpentiers, huit maçons, trois forgerons et un mécanicien. Mais l'installation était devenue insuffisante; le professeur n'avait que son appartement comme local et ne disposait que d'un matériel scolaire très modeste. Alors il proposa au directeur de la haute école populaire d'organiser un cours public pour les artisans qui désireraient prendre des leçons de dessin et de mathématiques. Celui-ci accueillit avec empressement la proposition et mit à la disposition de son professeur une salle de l'établissement. Au bout de deux hivers, le nombre des élèves avait pris une telle extension que M. Buntzen dut songer à s'enquérir de plus vastes locaux, et même à faire construire un bâtiment spécial. En 1879, il réalisait, à ses frais, ce projet, le terrain lui ayant été gracieusement concédé par la Ville, et l'année suivante il devait ajouter une aile à ce bâtiment, pour installer de nouveaux ateliers et de nouvelles salles de cours. Aujourd'hui, l'École ouvrière de Wallekilde compte annuellement plus de cinq cents élèves. Cette école est une sorte d'annexe de la haute école populaire, qui est fréquentée exclusivement par

des ouvriers ayant terminé leur apprentissage et où, en principe, on ne reçoit pas d'élèves ayant moins de dix-huit ans. (La moyenne d'âge est de vingt-cinq ans.) Les élèves internes ont le vivre et le couvert à la haute école et y suivent les cours d'instruction générale, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la gymnastique. Les cours de l'une et de l'autre école ont été organisés de façon à ce que les élèves puissent, sans interrompre leurs travaux et sans perte de temps, passer des cours généraux aux cours professionnels. La direction de l'École ouvrière paye à la direction de la haute école populaire une contribution de dix couronnes par élève, pour le chauffage, l'éclairage, etc. De plus, chaque élève paye un écolage de cinq couronnes à cette même école, pour les cours généraux qu'il y suivait.

Les élèves se divisent ainsi, au point de vue de la profession : charpentiers, 285; maçons, 145; menuisiers, 24; carrossiers, 5; forgerons, 15; mécaniciens, 7; constructeurs de moulin, 2; tonnelier, 1; peintres, 16.

Il en vient de tous les points du royaume, mais la majorité appartient à la campagne. L'école fonctionne pendant cinq mois d'hiver, du 1er novembre au 1er avril.

Les cours sont au nombre de seize : l'orthographe, l'écriture et la langue danoise (dix leçons); l'arithmétique et la géométrie (quatre leçons par semaine); la physique (une conférence et une leçon par semaine); le dessin élémentaire à main levée (une heure et demie de leçons par jour, pendant deux mois et demi); le dessin de perspective (trois heures et demie de leçons par jour, pendant un mois); dessin spécial pour les charpentiers (avec exercices pratiques d'exécution de modèles, grandeur naturelle ou réduction); dessin spécial pour les maçons (théorie et pratique de la construction); dessin spécial pour menuisiers; dessin spécial pour les carrossiers; dessin spécial pour les forgerons; dessin spécial pour les constructeurs de moulins et les mécaniciens; dessins pour les peintres en bâtiment; cours d'histoire de l'architecture.

Le corps des professeurs, au nombre de sept, se recrute presque exclusivement, pour les cours professionnels, parmi les anciens élèves de l'institution; pour la plupart, ils sont allés se perfectionner à l'École technique de Copenhague, en vue de ces fonctions.

Les ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique subventionnent

cette école, qui vit en outre des ressources de la municipalité et des écolages.

A l'Exposition scandinave, j'ai étudié avec soin les travaux d'élèves, et j'en ai recueilli l'impression la plus satisfaisante. Le côté pratique, au point de vue professionnel m'a paru constituer la base de l'enseignement. Dans les cours de construction et d'architecture, les sujets proposés étaient des bâtiments très simples, à l'usage industriel, ou des maisons d'habitation et de rapport. J'ai remarqué, entre autres projets, celui d'un gymnase pour une petite ville, qui réunissait les meilleures conditions d'installation, avec une grande recherche d'élégance. Les dessins, plans et coupes, de la plupart des projets étaient accompagnés de modèles de charpente en bois, exécutés par les élèves, avec une singulière précision. Dans les cours de peinture décorative, les panneaux, témoignaient de la préoccupation intéressante d'un naturalisme délicat et d'un coloris harmonieux.

L'École technique d'Elseneur.

Parmi les écoles professionnelles de province, je dois mentionner encore l'École technique d'Elseneur. Les conditions dans lesquelles elle a été créée et dans lesquelles elle fonctionne, la rendent fort intéressante. Elle date de 1884 et résulte de la fusion d'une école du dimanche organisée en 1825 et d'une école du soir fondée en 1873 par une société, l'Union d'industrie. Aussitôt qu'elle commença à fonctionner, les élèves affluèrent; mais ils ne tardèrent point à disparaître pour ne revenir qu'à la veille des examens et des épreuves pour le compagnonnage, qui existe encore dans cette région. Les professeurs s'intéressaient alors d'une façon particulière aux élèves qui avaient persévéré; il en résulta une surélévation du niveau des études générales, mais aussi une déviation sensible du but que s'étaient proposé les fondateurs de l'institution. Une convention intervint alors entre l'École technique et la commission d'épreuves, pour ramener l'école à sa véritable mission; elle devint ainsi une école primaire technique, pour les apprentis voulant passer compagnons. La réforme donna les meilleurs résultats et le chiffre des élèves s'augmenta rapidement. Il est actuellement de près de 200. Les corporations ouvrières ont pris un vif intérêt à l'établissement, intérêt qui se traduit par des subventions importantes. Un cours spécial a été fondé et est entretenu par la corporation des peintres en bâtiments de la ville; les menuisiers, l'année dernière, ont offert spontanément une somme considérable pour l'organisation d'un cours

spécial à leur industrie et les patrons des deux corporations viennent de décider de n'admettre dans leurs ateliers que des apprentis ayant fréquenté les cours généraux et professionnels de l'école.

Voici un état officiel des professions des élèves pendant l'exercice 1887-1889 :

Apprentis menuisiers	31	Apprentis orfèvres	2
— charpentiers	15	— jardiniers	5
— forgerons	27	— tailleurs de pierre	2
— peintres	18	— en tabac	1
— maçons	11	— sabotier	1
— typographes	3	— vitrier	1
— ferblantiers	6	— commis	1
— selliers	3	— en cuivre	1
— tailleurs	2	— architectes de la marine	3
— machinistes	12	Garçon maçon	1
— carrossiers	4	— menuisier	1
— fondeurs	6	Non-apprentis, etc	22
— chaudronniers	4		

Les cours commencent le 1er septembre et finissent le 1er avril. On a créé des cours d'été, mais ils sont peu fréquentés et l'innovation paraît devoir être abandonnée. Les cours ont lieu le soir, à l'exception des cours de peinture pour les peintres en bâtiments. Il n'y a point de règlements pour la fréquentation des cours; le passage d'une classe à l'autre est réglé par les progrès individuels de l'élève. On estime qu'en trois années scolaires, un élève peut acquérir une instruction professionnelle, suffisante pour devenir un habile compagnon. Beaucoup, après l'obtention du brevet de compagnon, continuent à fréquenter l'école, pour compléter leur instruction.

L'écolage est peu élevé; et il est de 60 ores[1] pour la première et la deuxième classe et d'une couronne à une couronne et demie pour les autres.

1. L'ore vaut 0 fr. 014.

Le budget de l'école est relativement minime; l'année dernière, il n'a pas atteint 6,000 couronnes.

L'exposition des travaux des élèves de l'école d'Elseneur prouvait un enseignement vraiment remarquable, dans les sections de construction, de mécanique et de menuiserie. J'ai vu là, parmi les modèles de cette dernière section, un meuble fort intéressant que je crois devoir signaler, une armoire à deux vantaux, véritable chef-d'œuvre d'ébénisterie et de modèle d'enseignement. Toutes les parties s'en démontent et servent d'exemples pour les leçons de dessin et d'éléments pour les études d'ébénisterie.

Je dois dire, à propos de la participation de ces écoles danoises à l'Exposition scandinave, qu'à très peu d'exception, les travaux d'élèves étaient du plus haut intérêt et témoignaient d'un développement extraordinaire de l'instruction professionnelle. Point ou peu de ces dessins brillants, flatteurs, longuement travaillés, soigneusement lavés et teintés de couleurs fraîches et éclatantes; mais des études sévères, écrites d'un trait bien franc, énergique, montrant nettement l'idée de l'élève, sans illusions ni supercheries.

L'École d'art et d'industrie pour femmes à Copenhague.

La ville de Copenhague possède une école d'art et d'industrie pour femmes. Cette école a été fondée en 1875, sur l'initiative d'une association danoise, Kvindesamfundet, qui a pour mission de favoriser l'émancipation intellectuelle et sociale de la femme. Mais cette association ne la dirige ni ne l'administre. Une société spéciale s'est formée à côté d'elle, qui a réuni les fonds nécessaires et obtenu de l'État et de la municipalité des subventions. Les statuts indiquent ainsi le but qu'elle poursuit : « Les femmes ont souvent beaucoup de temps à elles; le dessin et la peinture leur procureront une agréable occupation, sans leur imposer l'obligation de sortir. La pratique du dessin pourra même ajouter aux agréments de la vie familiale, en développant chez la femme le sentiment du beau, et l'étude des mathématiques apportera de la précision et de la rectitude dans ses idées et dans ses projets. Dans les ménages d'employés et de petits fonctionnaires, l'existence est souvent précaire et l'avenir incertain pour les jeunes filles, qui ne sont pas assurées d'une dot ou pourvues d'un métier manuel. En leur enseignant un métier artistique, ce sera leur venir en aide et leur garantir même souvent une vie indépendante. L'industrie aujourd'hui sent le besoin de recourir aux femmes,

pour les ouvrages qui touchent à l'art et demandent du goût dans le dessin et dans l'exécution. En outre, on a regretté, depuis longtemps, l'absence d'une école d'art, qui soit pour les femmes ce qu'est l'Académie des Beaux-Arts pour les hommes. Les femmes qui ont voulu se faire artistes ont dû souvent aller étudier à l'étranger. »

En conséquence de ces considérations, l'école a été divisée en trois sections : section élémentaire, section d'art et section d'art industriel. Ces trois sections comprennent 21 cours, ainsi distribués :

Section élémentaire : dessin à main levée d'après des modèles planes; dessin géométrique, dessin stéréotomique, dessin de perspective, dessin à main levée d'après des modèles en relief.

Section d'art : perspective, dessin d'après la bosse et d'après la nature, portraits en pied d'après la bosse et d'après la nature, dessin d'anatomie, peinture à l'aquarelle et à l'huile, composition d'ornements.

Section d'art industriel : peinture sur faïence et sur porcelaine, sculpture sur bois, gravure au burin et à l'eau-forte, xylographie, découpage au marteau et à la scie, modelage, orfèvrerie au repoussé, histoire de l'art.

Dans la section d'art, les différentes matières d'enseignement sont les mêmes que celles de l'Académie des Beaux-arts. Pour y être admise, on doit subir les mêmes examens et ceux de sortie correspondent de tous points. Dans la section d'art industriel, l'enseignement s'occupe exclusivement des industries qui touchent directement à l'art. Les métiers de tissage, de couture, de lingerie, etc., n'en font pas partie.

Aux cours théoriques sont annexés des ateliers d'application, où les élèves, dans les dernières années, exécutent des compositions personnelles. Dans ce but, l'école achète les matériaux nécessaires à ces ateliers; elle se couvre des frais d'acquisition, par la vente des ouvrages exécutés par les élèves, qui reçoivent à titre d'encouragement l'excédent des recettes. Cette école est ainsi, exactement, à la fois une école des arts décoratifs et une école d'application des arts à l'industrie, organisation seule logique et seule féconde. Aussi donne-t-elle d'excellents résultats. Ses élèves sont très recherchées dans les ateliers artistiques de Copenhague, par les céramistes et les orfèvres notamment. L'Exposition de cette école montrait des ouvrages en sculpture

sur bois, en ciselure, en repoussé et en gravure sur bois, d'une réelle habileté professionnelle et d'un goût très artistique. L'enseignement est donné par douze professeurs, sous la haute direction de sept membres de la Société et de délégués de l'État et de la ville : M. Klein, architecte, membre de l'Académie des Beaux-arts, président de la Société; Mme Charlotte Klein, directrice; C. Peters, sculpteur, membre de l'Académie des Beaux-arts, délégué de la ville de Copenhague; Bertha Wegmann, membre de l'Académie des Beaux-arts; Wermehen, membre de l'Académie des Beaux-arts, délégué du Gouvernement; Jable, avocat; O. Bache, peintre, membre de l'Académie des Beaux-arts. Le nombre des élèves est de 80; elles payent une contribution annuelle assez élevée, près de 100 couronnes.

Il existe à Copenhague et dans quelques villes de la province des écoles privées de broderie; mais elles sont peu importantes et ne présentent dans leur organisation aucune originalité qui doive être signalée. En fait, l'enseignement professionnel pour les femmes n'est pas encore très développé en Danemark; je n'y ai trouvé aucune école dans le genre de celles que je signalais en Belgique et en Hollande, dans mon rapport d'avril dernier; mais des projets d'institutions analogues sont, m'a-t-on assuré, en préparation, et il ne se passera pas beaucoup de temps avant qu'ils ne reçoivent une réalisation complète.

L'enseignement du dessin en Danemark.

Le mouvement pour l'instruction artistique et industrielle prend de l'extension, de jour en jour. Ainsi, à cette heure, l'organisation de l'enseignement du dessin, dans les écoles publiques des divers degrés, préoccupe vivement l'État et les municipalités. Déjà, il y a cinq ans, la municipalité de Copenhague rendait obligatoire l'enseignement du dessin dans toutes ses écoles primaires. En conséquence, elle nomma un inspecteur spécial, chargé d'étudier la question d'application de cette réforme, d'examiner les diverses méthodes d'enseignement du dessin et de proposer l'adoption de celle qui lui paraîtrait la meilleure. Cette mission importante fut confiée à M. Andersen, professeur de dessin. Après un voyage de plusieurs mois en Europe, pendant lequel il visita toutes les grandes écoles de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Autriche, M. Andersen inventa une méthode personnelle, qu'il fit adopter par la Ville et qui est aujourd'hui en vigueur dans toutes les écoles et suivie annuellement par sept mille élèves. Il instruit lui-même actuellement les professeurs

chargés d'appliquer sa méthode; néanmoins la municipalité de Copenhague a décidé d'ouvrir, cet hiver, des cours normaux, auxquels seront invités tous les professeurs de ses écoles, ainsi que les professeurs des écoles de l'État. Lorsqu'on aura formé ainsi un corps de professeurs de dessin assez important, il sera adressé au Parlement une pétition pour demander le vote d'une loi ordonnant l'enseignement du dessin dans toutes les écoles primaires du Royaume. La ville de Copenhague songea également, à ce moment, à organiser l'enseignement artistique, dans ses écoles secondaires, qui en sont aujourd'hui complètement dépourvues; mais elle a reconnu, après enquête, que cette seconde réforme devrait préalablement être subordonnée, pour être féconde et rapide, à l'introduction de l'enseignement du dessin dans les écoles primaires; et elle a, sans aucun doute, agi sagement. Il m'a paru utile de faire connaître en détail l'organisation de l'enseignement du dessin dans les écoles municipales primaires. J'y ai relevé certaines particularités intéressantes.

Dans ces écoles, on reçoit les enfants à partir de sept ans et on les garde jusqu'à quatorze ans. Les élèves sont distribués en six classes, auxquelles s'annexe une classe dite de sortie, qui n'est fréquentée que par des enfants exceptionnellement doués. L'organisateur de l'enseignement du dessin dans les écoles primaires s'est préoccupé primordialement de lui donner un caractère d'éducation physique et morale, et d'en faire une partie intégrante de la première instruction de l'homme. En conséquence, sa méthode a pour but de développer chez l'enfant l'instinct de l'observation et le goût de la régularité et de la précision. « Si, me disait-il dans un long entretien que j'ai eu avec lui à ce propos, à l'Exposition scandinave l'on se propose un but exclusivement pédagogique dans l'enseignement du dessin dans les écoles d'enfants, si l'on emploie une méthode rationnelle, si, en un mot, on considère la classe de dessin comme une classe ordinaire d'instruction, on arrivera rapidement à cette constatation : que l'enfant est aussi apte naturellement à apprendre le dessin que toute autre matière de l'enseignement primaire, sans avoir besoin de dispositions exceptionnelles. Au contraire, si l'on adopte une méthode artificielle et différente de celle de l'instruction ordinaire, on ne sera pas longtemps à remarquer qu'en effet, dans ce cas, le préjugé se justifie pleinement, et qu'il n'y a que les enfants exceptionnellement doués qui pourront suivre utilement

les leçons basées sur cette méthode. Il faut apprendre aux enfants, là comme ailleurs, à réfléchir et à penser, à représenter ensuite leur impression personnelle. Aussi, d'après l'expérience que j'en ai faite, l'âge de dix ans me paraît être le minimum où doit commencer l'enseignement du dessin. Le quantum adopté par l'Allemagne, l'Autriche, la Suède et par quelques autres pays, me paraît être trop bas, à cause du défaut de maturité de l'esprit de l'enfant; ce qui nécessite l'emploi des méthodes empiriques et amène à la routine animale. La méthode intuitive est la seule féconde. Je ne permets pas qu'un élève dessine un objet quelconque, sans que le professeur lui en ait préalablement analysé au tableau les formes essentielles, en les décomposant géométriquement et que l'élève ait prouvé verbalement qu'il comprend bien l'explication du professeur. »

L'enseignement du dessin dans les écoles municipales de Copenhague comprend trois degrés, correspondant aux trois classes supérieures, et embrassant les matières suivantes :

1er degré. — Figures planes; exercices d'observation et de représentation des modèles sur tableaux; lignes droites et courbes; figures variées, composées de lignes de grandeurs égales dans les premières leçons et de grandeurs inégales dans les dernières. Deux heures par semaine; soixante-dix heures par an.

2e degré. — Figures planes; exercices d'observation et de représentation des modèles sur tableaux; lignes droites inégales, combinées avec des lignes courbes; dessin géométrique. Les élèves commencent à dessiner à main levée. Deux heures par semaine; soixante-dix heures par an. Dessin géométrique, une heure par semaine.

3e degré. — Modèles d'après nature, bois, plâtre, etc. Exercices d'observation et de représentation des formes principales dans l'espace. Trois heures par semaine; cent cinq heures par an.

Dans la classe de sortie des garçons, l'enseignement est poussé jusqu'aux études d'après le modèle vivant, avec quatre heures de cours par semaine et cent quarante heures par an. Dans la classe de sortie des filles, même programme et deux heures de cours par semaine.

Les résultats de cette méthode, exhibés dans l'Exposition scandinave, m'ont paru très remarquables.

LES

MUSÉES D'ART INDUSTRIEL

Le Danemark ne possède pas de musées d'art industriel, dans le genre des musées de Berlin, Vienne, South-Kensington, Hambourg, Pétersbourg, etc. La création en est projetée et l'on compte pour la réaliser sur les bénéfices de l'Exposition scandinave. Les directeurs de cette exposition ont, maintes fois, pris l'engagement public de les consacrer à cette institution, reconnue urgente. Depuis longtemps, les Danois nourrissent ce projet d'un musée d'art industriel; à un moment, il a même reçu un commencement d'exécution, qui a rapidement avorté. Lorsqu'en 1853 M. Thomsen commença l'organisation des Collections nationales d'art et d'archéologie, il eut en vue de les faire servir aussi bien aux industriels et aux artistes, qu'aux savants et au public. Les premiers devaient trouver là des modèles de toute espèce à reproduire ou à étudier comme éléments d'inspirations. En cette considération, il donna au premier musée installé au Prindsens Palais, et inauguré en mai 1860, le titre de Musée de Sculpture et d'Industrie. Ce musée renfermait toutes sortes d'objets, anciens et modernes, appartenant à l'industrie et à l'art danois, à l'industrie et à l'art étrangers; mais l'organisation scientifique en était, paraît-il, déplorable; les collections renfermaient un grand nombre de pièces fausses et de mauvais goût. L'institution n'eut aucun succès; elle fut vivement attaquée et, sept ans après son installation, les Chambres refusaient de pourvoir à son entretien. Le musée dut être fermé; les objets furent répartis entre les diverses collections de l'État. A ce moment, intervint

le projet d'organisation des musées nationaux, qui fonctionne aujourd'hui. L'idée d'un musée d'art industriel était reprise en 1879. Ce fut même pour réunir les fonds nécessaires à son organisation que la Société industrielle et l'association Fremlïden (l'Avenir) organisèrent, cette année-là, l'Exposition rétrospective d'art et d'industrie de Copenhague. Une partie des bénéfices devait être consacrée à la création du Danske Folskmuseum (musée du peuple danois) et l'autre à un musée d'industrie, qui contiendrait, en originaux ou en copies, des modèles de tous les pays et de tous les siècles. Après la clôture de l'Exposition, il se constitua un comité spécial pour préparer les plans et l'organisation scientifique du musée. On n'avait pas, il est vrai, assez d'argent pour acheter immédiatement des collections, mais la Société industrielle qui dirigeait l'entreprise, tenait à préparer d'ores et déjà le local du musée. Le 15 mars 1880, M. Carl Jacobsen, le célèbre brasseur danois, léguait à l'État le musée artistique de Ny-Carlsberg et une rente annuelle de 125,000 couronnes qui devait être employée à l'augmentation éventuelle d'un futur Musée de l'industrie et de l'art décoratif, avec cette clause que si, dix ans après la date de ce legs, le musée n'était pas fondé, il se réservait le droit de disposer des fonds et de ses collections en faveur d'une nouvelle fondation dont le but serait toujours le développement de l'industrie nationale. C'est ce musée que les organisateurs de l'Exposition scandinave veulent fonder cette année.

Les plans et les programmes de l'institution future ne sont pas encore arrêtés et je n'ai pu savoir exactement dans quelles conditions et dans quels principes elle sera organisée. Mais il est vraisemblable que l'art industriel étranger y tiendra une place prépondérante. Le Danemark possède déjà, en effet, quatre musées fort intéressants, consacrés exclusivement à l'art et à l'industrie du royaume : le Musée des Antiquités du nord, le Musée chronologique des rois de Danemark, du château de Rosenborg, le Musée national et historique du château de Fredericksborg et le Danske Folksmuseum (musée du peuple danois). Les collections de ces musées se complètent les unes les autres et constituent, en somme, un vaste et intéressant musée national.

Le Musée des Antiquités du Nord.

Le Musée des Antiquités du nord, installé au Prindsens Palais, dans le quartier de Christianborg, comprend des collections nombreuses, classées en cinq divisions générales : 1° Âge de pierre, 1re époque (environ 3000 à 2000 ans

avant J.-C.) et 2e époque (2000 à 1000 ans avant J.-C.); 2° Age de bronze, 1re époque (1000 à 500 ans avant J.-C.), 2e époque (500 ans avant J.-C. jusqu'à l'ère moderne); 3° Age de fer, 1re époque (100 ans avant J.-C. au ve siècle), 2e époque (du ve au viiie siècle), 3e époque (du viiie au xe siècle), époque des Wikings; 4° Moyen âge (de l'an 1000 à 1536); 5° La Renaissance (de 1536 à 1660). Les collections des antiquités se composent exclusivement de pièces trouvées en pays scandinaves, dans les tourbières de Malback, Scanderborg, Hœbelstrup, Odense, Frederiksborg, Sengelord, Holback, Viborg, Aalegard, etc., dans les nombreux kokkenmoddings (rejets de cuisine), situés sur les côtes des fiords du Kattegat, sur le littoral du Juttland et du Seeland; dans les tumulus, dans les rundysse (dolmens circulaires) et les langdysse (dolmens allongés) d'Engone, Alstrup, Skœrvad, Uggenlergaar (près Odense), Moen, Helmœs, Gundsslille (près Rolskilde), Samsingerbanken (près de Kallunborg); dans les tumulus de Juttland, Fionie, Seeland, Laaland et de Jellinge, aux célèbres pierres runiques, de Thyra, de Gorm et d'Harald. L'alimentation du musée dans cette division est assurée par les lois sévères du pays, qui interdisent, sous peine d'amende et de prison, la vente d'objets antiques, trouvés en Danemark. Cette loi n'est presque jamais appliquée; les habitants offrant spontanément et avec beaucoup de patriotisme leurs trouvailles à l'État. Le musée a été fort utile aux orfèvres et aux bijoutiers danois. Pendant de longues années, ils ont vécu et se sont enrichis de l'imitation des bijoux antiques; aujourd'hui encore ils s'inspirent fréquemment des formes et de l'ornementation des œuvres d'art recueillies dans les tourbières et dans les tumulus. Les collections du moyen âge proviennent en majeure partie des églises et des couvents de Danemark. Il y a là des autels en cuivre doré, en bois sculpté, des orfèvreries religieuses d'or et d'argent, reliquaires, ostensoirs, croix de procession, calices, encensoirs, d'une grande valeur artistique, des tableaux d'autel fort curieux, des étoffes très précieuses. Les collections de la Renaissance sont fort riches en meubles, orfèvreries, verreries, céramiques et étoffes. On y peut admirer des pièces de grande valeur, comme art et comme technique. La nationalité danoise n'a point été imposée strictement comme condition d'organisation de cette division; les œuvres allemandes y sont fort nombreuses.

Le Musée chronologique de Rosenborg.

Le Musée chronologique, de Rosenborg, continue la série de l'art et de l'industrie en Danemark, de la période de la Renaissance à nos jours. Les œuvres exposées ne sont point non plus, dans ce musée, exclusivement d'origine danoise; mais toutes, sans exception, si elles n'ont pas été créées en Danemark ou en Scandinavie, ont appartenu aux souverains du pays et, à ce titre, sont considérées comme nationales. On a conservé ou restauré dans son état primitif, comme architecture et comme installation, le château construit par Christian IV et fréquemment habité par les rois de Danemark, au printemps et en automne, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, Amalienborg étant réservé comme résidence d'hiver. Il est de tradition séculaire que tous les souverains danois doivent léguer à Rosenborg leurs collections privées et tous les joyaux qu'ils possèdent. Les collections se sont en outre enrichies de toutes les œuvres qui ont échappé aux incendies du palais d'Amalienborg, en 1689, et du château de Christianborg, en 1794 et en 1885. Je n'énumérerai pas toutes les richesses artistiques que contient Rosenborg; l'inventaire en serait long. Il y a là, en orfèvrerie et en joaillerie, des merveilles, des chefs-d'œuvre que j'ai enviés pour Cluny et le Louvre. Les artistes et les industriels danois peuvent y trouver des modèles précieux.

Le Musée du château de Fredericksborg.

Le Musée du château de Fredericksborg est également un musée historique et national, mais non exclusivement royal et princier. A côté de tableaux et d'estampes, qui ont pour sujets la représentation d'événements nationaux et les portraits de personnages ayant joué un rôle dans l'histoire du pays, guerriers, savants, écrivains, hommes d'État, etc., on y voit des objets d'art, des armures, et surtout des meubles, ayant appartenu à de grandes familles danoises, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. J'y ai trouvé des bahuts du XVe et du XVIe siècle, admirables; et de ravissants petits meubles en marqueterie variée. La chapelle est, à elle seule, une merveille d'art, un vrai musée par sa décoration sculpturale, d'un goût exquis, par les orfèvreries de sa chaire et de son maître-autel, par les boiseries de l'oratoire du roi. Le musée est de création récente, l'ancien palais de Fredericksborg ayant été incendié il y a quelques années et sa restauration n'étant achevée que depuis peu. Le gouvernement a l'intention de lui donner un grand développement; mais ce musée ne pourra jamais rendre de grands services à l'industrie, en raison de

son éloignement de la capitale (36 kilomètres) et de tout centre manufacturier et artistique.

Le Danske Folksmuseum.

Le Danske Folksmuseum a été organisé, il y a trois ans, sur l'initiative de la Société industrielle, avec les bénéfices de l'Exposition rétrospective qui a eu lieu en 1879, à Copenhague. Il a pour programme de faire, pour le peuple et la petite bourgeoisie, ce qui a été fait à Rosenborg pour la Royauté : recueillir et exposer dans des restitutions exactes d'intérieurs d'artisans, de paysans et d'ouvriers, tous les objets de décoration et d'ameublement, les costumes, les ustensiles, etc. L'œuvre est aussi originale qu'utile, et on ne saurait croire combien une visite dans ce musée, en dépit de son installation peu favorable aux expositions d'ensemble, est intéressante, passionnante même. Avec peu d'effort d'imagination, on voit revivre, sous ses yeux, le Danemark ancien, avec ses mœurs si pittoresques. Devant cette évocation intense du passé, on se prend à regretter vivement que des musées du même genre n'aient pas été organisés, dans chacune de nos grandes provinces et à Paris. Il y a évidemment de ce fait une grande lacune dans nos établissements d'instruction publique. Dans mes voyages artistiques à travers la France, je n'ai vu qu'un musée provincial qui offre une organisation analogue à celle du musée populaire de Copenhague, celui de Quimper, où l'on a eu l'idée précieuse de recueillir les vieux costumes de la Bretagne ; et j'ai souvenir que le promoteur de ces collections m'avouait avoir eu beaucoup de peine à retrouver la plupart des objets exposés. N'avons-nous pas d'ailleurs, à Paris même, la preuve de la difficulté qu'on éprouve à constituer des collections de costumes et d'objets mobiliers remontant à cinquante et cent ans ? Quel dévouement infatigable, quelles patientes et acharnées investigations, ne faut-il pas aux conservateurs de Carnavalet, pour développer la section consacrée à la Révolution de 1789 ! Il est douloureux de penser qu'on laisse ainsi disparaître complètement, sans regrets, dans nos provinces, toutes ces reliques familiales d'un passé qui ne fut pas sans grandeur, sans poésie et sans fantaisie artistique ; tous ces témoins de la vie de nos aïeux, qui reflètent, avec une sincérité touchante, leurs habitudes et leurs goûts. Il y a là, dans ces meubles héréditaires, branlants et vermoulus, dans ces costumes fanés, dans ces ustensiles usés, dans ces images naïves de déco-

ration, quelque chose de leur âme, qui vibre encore sous les yeux des arrière-petits-fils ou petits-neveux attendris. Et par une singulière antithèse, ce dédain et cette indifférence se manifestent pendant une période où les études historiques ont pris un développement extraordinaire, où les archives sont fouillées, avec acharnement, par une légion nombreuse d'érudits, recherchant minutieusement le moindre document intime, où l'on réédite avec honneur et succès les registres de comptes, les inventaires et les livres de raison !

Le Danske Folksmuseum de Copenhague, dont l'idée est venue du Musée du Nord de Stockholm, sur lequel je donnerai plus loin des informations, est organisé par sections, correspondant à chaque province du Danemark. Autant que possible, on a reconstitué des intérieurs complets de bourgeois, de paysans et d'artisans, avec les plafonds, les tentures, les ameublements, la lingerie et les costumes du temps. Souvent des groupes en cire, artistiquement exécutés, donnent l'illusion de personnes vivant de leur vie habituelle, dans leur milieu séculaire. D'autres sections sont consacrées aux objets, uniformes et souvenirs historiques des métiers, des corporations civiles et religieuses. Les œuvres d'art ne sont point rares et j'ai remarqué qu'elles prennent, dans ces ensembles historiques, une expression nouvelle de beauté, une figure radieuse de vie ; elles n'ont rien de ces épaves inertes, rangées comme des pierres mortes dans les nécropoles de l'art, qu'on dénomme des musées.

EN SUÈDE

LA RENAISSANCE ARTISTIQUE

La Renaissance artistique de la Suède date de 1830. Elle a eu pour initiatrice l'Association gothique (Götiska förbundet), qui se fonda à cette époque. Les premiers écrivains et les plus hardis patriotes en faisaient partie; ils avaient à leur tête Ling, le père de la gymnastique suédoise, qui ne fut pas seulement un grand novateur en pédagogie, mais un érudit de premier ordre, un écrivain fécond, et l'illustre Tegner, le grand poète scandinave, l'auteur populaire de la *Tregofsaga*. Cette société provoqua en Suède un mouvement littéraire et artistique, analogue à celui du Romantisme en France; il en dérivait d'ailleurs comme inspiration. Pendant que les écrivains restauraient la mythologie scandinave et les vieilles légendes; que la revue l'*Iduna* popularisait l'enthousiasme national, et vivifiait les juvéniles imaginations, les Nilsonn et les Hildebrand déchiffraient les inscriptions runiques, fouillaient les tumulus; Fogelberg modelait les figures colossales d'Odin, Thor et Balder, représentait en groupes superbes les lutteurs antiques de la Scandinavie; Blömmer traduisait en peinture les sagas; Winckenberg, Winge, Sandberg et Malmström peignaient les types populaires du pays. Les joueurs de kantele[1], les gardiens de porcs des vieilles ballades, les durs Carolins de Charles XII

La Renaissance artistique en Suède.

1. Sorte de guitare rustique.


BIBLIOTHEQUE NOR SAINTE-GENEVIÈVE

chassaient victorieusement de l'art et de la littérature les olympiens et les nymphes de l'école d'Ehrenstrah, les mièvres bergères des imitateurs de Watteau, Lancret et Boucher. Les paysages grandioses de la Dalécarlie, de la Sudermanie, de la Scanie et de la Finlande, remplaçaient les monotones copies de Claude Lorrain et de Poussin. Peu à peu, le goût des œuvres d'art national s'infiltrait dans la population; on commençait à rechercher les vieux meubles, les vieilles orfèvreries et les étoffes des siècles passés. Des archéologues publiaient, sur les monuments anciens de la Suède, des études sérieuses qui les faisaient connaître et admirer. Le Dr Hazelius, parcourait les montagnes et les vallées de la Dalécarlie, recueillait, avec ardeur, les traditions des ancêtres des paysans, leurs mobiliers et leurs costumes et commençait à organiser son vaste Musée du Nord. Malmström et Schölander s'ingéniaient, avec succès, à apporter, dans la décoration de la céramique et des étoffes, des motifs inspirés des anciens types scandinaves. Enfin, il se constitua, vers 1872, plusieurs sociétés artistiques, l'Handerbeiters Vanner et la Swenska Slojdforeningen, qui se donnèrent pour mission d'encourager la restauration des anciennes industries nationales. Toutes ces sociétés, sur lesquelles on trouvera plus loin des renseignements complets, sont très prospères et ont rendu au pays les plus grands services artistiques.

La Renaissance nationale en Suède, en dépit de la propagande active qui est faite en sa faveur par toutes ces sociétés, n'a encore ni le caractère, ni l'importance des renaissances artistiques, que j'ai signalées en Allemagne, en Russie, en Hongrie et en Belgique. Elle est restreinte à des industries qui touchent exclusivement à la curiosité et au luxe de haute fantaisie. Dans les grandes villes, où des règlements sévères interdisent aujourd'hui l'emploi des matériaux en bois, l'architecture scandinave, qui n'emploie que des éléments de cette nature, ne peut guère produire. Ni l'Académie des Beaux-Arts,ni les écoles techniques, n'ont encore consacré de cours spéciaux à l'art national; on y pratique l'éclectisme historique le plus complet. Toutefois la construction de plaisance emploie assez fréquemment les motifs de décoration, empruntés aux types des siècles passés. C'est dans les environs de Stockholm qu'on en trouve les plus curieux et les plus pittoresques spécimens. Le mobilier non plus n'a pas subi une influence sérieuse de ce mouvement

de restauration des anciennes industries. La céramique elle-même, qui, dans tous les pays, est l'art le plus sensible à la moindre évolution du goût, semble lui être restée réfractaire. Les étoffes, l'orfèvrerie, la bijouterie et la sculpture sur bois témoignent seules d'un retour timide aux anciennes formes et couleurs.

Les industries artistiques de la Suède.

L'Exposition scandinave de Copenhague m'a permis d'étudier, dans un ensemble choisi, la production industrielle et artistique de la Suède. L'impression générale que j'en ai recueillie a été de tous points conforme à celle que j'ai rapportée de mon enquête à Stockholm.

La céramique a une certaine importance; on y compte deux fabriques de porcelaine et de faïence, dont la réputation est européenne, en raison de leur ancienneté, Rorstrand et Gustafberg. Rorstrand a été fondé en 1726. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on n'y fabriquait guère que de la faïence de Delft et de la faïence anglaise. Depuis trente ans, la manufacture s'est adonnée à la porcelaine, dans laquelle elle a réussi. En 1782, elle fusionna avec la manufacture royale de Marieberg. Rorstrand, qui appartient aujourd'hui à une société par actions, occupe 900 ouvriers et produit pour près de 2 millions de francs par an. La fabrication des poêles, une spécialité suédoise, y tient une grande place, le cinquième de la production générale. Gustafberg, fondé en 1727, se consacre plus particulièrement à la porcelaine. La manufacture possède plus de 600 ouvriers et produit annuellement pour 1,600,000 francs environ. Rorstrand et Gustafberg n'ont point aujourd'hui, à proprement parler, de fabrication spéciale. Leurs articles s'inspirent, avec un éclectisme extraordinaire, de toutes sortes de modèles anciens et modernes. Il serait fort difficile de dire avec exactitude où vont les préférences de leurs artistes. Il y a quelques années, on a tenté d'appliquer à la céramique les formes et les couleurs de l'art scandinave ancien; mais l'innovation, à en juger par les spécimens que j'ai pu voir, n'a donné aucun résultat satisfaisant. Le poêle qui, par ses dimensions et ses formes architecturales, pourrait recevoir plus facilement des adaptations du style national, est hollandais ou allemand. Les produits des fabriques suédoises sont bon marché. A l'exception du caillou qui vient de France, elles trouvent en

Scandinavie les matières premières, le quartz et le feldspath dans les îles de Stockholm, l'argile réfractaire en Scanie et le kaolin dans l'île danoise de Bornhólm. En outre des manufactures de céramique que je viens de citer, il en existe 70 autres qui occupent 700 ouvriers environ et produisent annuellement pour 1,500,000 francs de poteries variées, fines et communes, poêles, etc.

La verrerie est une industrie suédoise importante. On compte 35 usines avec 2,500 ouvriers; la production atteint 3 millions 500,000 francs. On fabrique de tout, à l'exception des glaces. L'industrie ne tire de l'étranger comme matières premières que le sable blanc très fin, l'alcali et l'oxyde de plomb.

L'orfèvrerie et la bijouterie occupent 500 ouvriers environ. Les bijoux originaux sont inspirés des modèles anciens de la Scanie et de la Dalécarlie, les plus pittoresques et les plus artistiques. L'orfèvrerie ne m'a pas paru avoir aujourd'hui un caractère national bien déterminé; elle tiendrait plutôt de l'art allemand. Depuis quelques années, il s'est créé une industrie nouvelle, la taillerie des pierres fines du pays, qui sont portées en épingles et ornent les pendeloques, les bracelets et les boucles d'oreilles. On tire de l'Aland et du Smaland des perles fines, qui sont également employées, avec goût, par la joaillerie suédoise.

Les fonderies d'Huskvarna, d'Estkiltuna, de Thordala, etc., fabriquent des armes anciennes pour panoplies, des reproductions de boucliers, des groupes et des statues, d'une exécution admirable et d'un bon marché surprenant. La plupart des modèles sont empruntés aux œuvres des maîtres des Renaissances italienne, française et allemande. On les imite avec une habileté extraordinaire, qui donne une certaine illusion des originaux. Par contre les compositions modernes sont généralement de fort mauvais goût; car on se contente le plus souvent de copier des tableaux à succès populaire, sans prendre le moindre souci de les interpréter en vue de leur nouvelle transformation. Combien les fontes russes et finlandaises de Kasslunsk, de Berggren et de Fiskars sont supérieures à tous les points de vue, dans leurs sujets de chasse, de vie rustique et de types populaires !

L'imprimerie est prospère en Suède. La dernière statistique accuse

296 ateliers, avec 2,500 ouvriers et 240 apprentis, dont un tiers environ sont des femmes. La lithographie emploie 900 ouvriers. Il y a aussi quelques ateliers de phototypie, d'héliogravure et de xylographie. Incidemment, je signalerai l'existence d'une association, puissante, de secours mutuels et de pensions, qui comprend tous les ouvriers d'imprimerie. Les patrons ont également une association, très prospère, dite la Société d'imprimerie, qui a été fondée au milieu du XVIII siècle.

L'industrie du bois est la première branche d'industrie nationale en Suède ; elle prend, de jour en jour, un plus grand développement. Il y a quelques années, les Suédois se contentaient d'exporter du bois scié ou en grume; aujourd'hui, l'industrie s'est transformée. Le bois ouvré a été substitué au bois brut. On fabrique mécaniquement et on exporte des parquets, des portes et fenêtres, des charpentes, des meubles et jusqu'à des maisons complètes. En 1886, l'exportation de ces produits dépassait 2 millions de francs. Dans le Smaland et le Westmaland, des paysans font des chaises solides et assez jolies, au prix de 20 à 30 francs la douzaine. Cette dernière fabrication est demeurée encore une industrie domestique ; les grandes usines sont rares. Les ouvrages en bois tourné et sculpté, les manches de parapluies, de cannes, d'ombrelles et de couteaux, sont également le monopole des paysans, qui travaillent, d'après d'anciens modèles scandinaves, les objets qui doivent avoir un certain caractère artistique.

Les Écoles de peinture, suédoise et norvégienne.

Quant à l'art suédois, il figurait, avec éclat, dans les galeries de l'Exposition scandinave, à côté de l'art danois. La transition entre l'un et l'autre était toute naturelle. On procède, ici et là, des mêmes idées et on emploie une facture analogue. Le tempérament des Suédois, des Norvégiens et des Danois n'est point ethnologiquement d'une différence sensible. Néanmoins, la physionomie des deux sections présentait, à un point de vue spécial, un contraste qui frappait dès la première visite. Il semble que la Suède et la Norvège en soient déjà arrivées à ce moment heureux où une école d'art entre dans la pleine possession de son originalité, dans toute sa puissance créatrice. La peinture est franche, hardie, solide et lumineuse. Le caractère de chaque artiste se dégage vivement de son œuvre, exécutée sans indécision et avec énergie. Un grand

nombre de peintres sont venus à Paris apprendre leur métier; ils ont eu pour maîtres nos grands artistes. Mais ces tempéraments du Nord sont si bien trempés par leur bise et par leur glace, qu'ils conservent intacte leur personnalité. Ils sont scandinaves dans la moelle. Leur pays tient si étroitement leur cœur et leur esprit, qu'ils lui empruntent presque exclusivement leurs sujets de tableaux, qu'ils s'inspirent toujours de ses paysages et de ses mœurs. Dans cette section, comme dans la première, les œuvres religieuses, historiques et allégoriques sont très rares; on en rencontre à peine une dizaine, qui ne comptent point parmi les meilleures. Les noms de MM. Hugo Salmson, Cederstrom, Edelfeldt, Normann, Skregdwig, Malstrom, Larson, Osterlind, Krog, Werenskiold et Zorn, sont très honorablement connus à Paris. Aux derniers Salons, on a fort apprécié leurs envois. A Copenhague, ils n'étaient représentés que par des œuvres que nous avions déjà vues : Le *portrait de M. Pasteur* (Edelfeldt), l'*Armée du Salut à la Villette* (Cederstrom), l'*Enterrement en Norvège* (Werenskiold), l'*Enfant blessé* (Osterlind) ; mais combien il y avait là d'autres artistes de grande valeur, que nous ignorons à Paris, dont les productions ont une saveur piquante et une puissante originalité. Comparés aux Danois, quelques-uns font preuve d'une hardiesse étonnante; nos impressionnistes intransigeants trouveraient là des rivaux. Je connais la nature suédoise et norvégienne; je l'ai admirée dans tout l'éclat de son expansion vigoureuse, sous le ciel clair de ses nuits d'été; je peux donc louer la vérité d'expression des paysages de MM. Justus Lundgaard, Rosenberg, Schultzberg, Carl Nielsen, J. Lorensen, Otto Sinding, Ludwig Bergh, Munthe, Fritz Thanlow et Anna Ericson, des marines de M. Lindeman. Je ne saurais trop dire quelle poésie intense de sentiment, quel charme de coloris ils contiennent. L'œil est délicieusement caressé par la lumière douce, dont la composition est toujours intimement pénétrée, par les harmonies vibrantes de tons vigoureux et tendres, qui contrastent sans heurts violents. L'imagination sourit gaiement à cette nature aimable, pittoresque, si nouvelle pour nous.

Les peintres de genre, MM. Nyberg, Wentzel, Wigdahl, Strom, Eyolt Soot, Wallen, Krog, Axel Boy, Jacob Kulle, Fagerlin et Richard Bergh, sont précis, fins et spirituels comme les Hollandais de la grande époque. On m'informe qu'un certain nombre d'entre eux ont beaucoup fréquenté les écoles et les

musées d'art d'Amsterdam, de la Haye et de Harlem; je n'en suis point étonné, d'après leurs peintures. Les trois derniers particulièrement ont exposé des intérieurs de paysans, d'un rare mérite d'exécution et d'une originalité singulière comme composition. Les portraitistes sont très habiles ; ils procèdent des maîtres français contemporains.

Le commerce de la France avec la Suède.

Notre commerce d'importation en Suède a subi, depuis 15 ans, des fluctuations considérables. En 1874, il atteignait 10,738,000 francs ; en 1879, il tombait à 5,469,000 francs, et se relevait, en 1884, à 8,541,000 francs. Ce sont les tissus de soie qui ont subi la dépression la plus sensible. De 2 millions en 1874, ils sont tombés à 100,000 francs. Par contre, l'Allemagne gagnait tout le terrain perdu par nous. De 62,712,000 francs, en 1874, son commerce d'importation est monté à 89,041,000 francs. Quant au commerce anglais, il est resté stationnaire, pendant cette période, à 90,000,000 francs.

L'influence française, qui était très puissante, jusqu'à l'avènement du dernier roi, est battue vigoureusement en brèche par l'influence allemande.

L'influence allemande.

Les Allemands occupent, dans le haut commerce et dans l'industrie, des situations importantes. Les commis voyageurs des maisons de Lubeck, d'Hambourg, de Stettin et de Berlin, inondent les villes et les campagnes, dont ils ont appris à connaître à fond les habitudes, les mœurs et la langue, par une longue et patiente pratique du pays.

Les négociants français semblent avoir désappris, depuis quelques années, le chemin de la Suède; leur abstention serait provoquée, m'assure-t-on, par les multiples mesures que le Gouvernement a prises dans ces dernières années contre les étrangers : impôts sur les commis voyageurs et sur les étrangers qui font le commerce; interdiction aux étrangers d'acquérir des propriétés. Notre représentation consulaire serait, en outre, insuffisante pour lutter avec succès contre celle des autres nations concurrentes, qui prêtent à leurs ressortissants le concours le plus actif et le plus infatigable.

Et cependant, la France est aimée en Suède ; son art et sa littérature y sont fort goûtés ; nos compatriotes y reçoivent toujours l'accueil le plus chaleureux. Si les sympathies officielles s'adressent, par des considérations

politiques, à l'Allemagne, le cœur du peuple est pour nous. Je crois qu'à conditions égales d'initiative personnelle et de protection nationale, les négociants français feraient aux Allemands et aux Anglais une concurrence victorieuse, et reconquerraient rapidement la situation commerciale prépondérante qu'ils se sont laissé enlever.

L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL
ET ARTISTIQUE

Le travail manuel.

Bien avant l'*Émile* de J.-J. Rousseau, la nécessité d'un métier était, en Suède, un article de foi sociale. Dans la vie de René Chauveau, le sculpteur français, qui fut appelé en Suède, en 1693, par le baron de Tessin, surintendant des bâtiments de Charles XI, je trouve une mention explicite de ce fait : « Les Suédois, y est-il dit, faisoient mille caresses à notre habile sculpteur. Ils venoient à tous moments le consulter sur les petits ouvrages de leurs mains : car toute la noblesse de ce pays sait un art ou un métier. » Ces traditions se sont perpétuées jusqu'à nos jours, sans rien perdre de leur vigueur. Le prince héritier de Suède est un excellent ébéniste; la princesse royale, sa femme, sculpte sur bois, avec une rare habileté. Leur exemple est suivi par toute la famille et par tout ce qui, de près ou de loin, touche à la Cour. Le plus jeune des fils du roi est venu à Paris apprendre le métier d'artiste-peintre. L'éducation manuelle figure, en conséquence, dans les programmes de toutes les écoles publiques primaires et d'un grand nombre de collèges du royaume. Or, depuis plus d'un siècle, l'école primaire y est légalement obligatoire, et, en 1860, le principe en a été de nouveau proclamé par une loi spéciale, d'après laquelle tout enfant est tenu de fréquenter l'école, au minimum trois mois annuellement, de huit ans à quinze ans, à moins que ses parents ne puissent fournir la preuve qu'ils sont en mesure de lui donner à domicile

l'éducation nécessaire. L'enseignement manuel, dit de slojd (ouvrage à la main), a pour but exclusif de donner aux élèves la connaissance et l'exercice des instruments ordinaires du travail manuel, employés dans les professions de menuisier, tourneur, sculpteur et forgeron. Dans les campagnes, les maîtres de slojd se préoccupent particulièrement des métiers locaux. Ces maîtres, qui constituent, dans le corps professoral, une catégorie spéciale, sont formés dans le séminaire de Näar, une institution privée, très célèbre par la méthode d'enseignement qui y a été inventée. L'enseignement de slojd est organisée facultativement par les municipalités ou par des associations. A Stockholm, la classe ouvrière est visée par une institution qui porte le titre de Société pour le travail manuel, Slojdforeningen. Cette société a fondé neuf écoles du soir et du dimanche, où l'on a enseigné des métiers à 16,514 enfants du peuple, en 1888. Cette institution est une des plus belles œuvres sociales, que j'aie pu étudier dans mes voyages de missions. Je crois devoir la signaler avec soin. Ces neuf écoles comptent 28 catégories spéciales de cours : 20 pour les ouvrages en bois; 2 pour les ouvrages en métaux, 1 pour le modelage, 1 pour la reliure, 2 pour les ouvrages en carton, et 1 pour les ouvrages en liège. 994 garçons ont suivi, en 1886, les cours pour les ouvrages en bois et en métaux et ont fait 28,503 ouvrages, dont plusieurs meubles d'une excellente exécution. Les cours ont lieu le jour, le soir et le dimanche matin. On donne aux élèves des notions pratiques d'hygiène populaire, qui sont suivies d'application; ainsi, l'année dernière, pendant l'été, on a appris à nager à 1789 enfants, dont 699 jeunes filles. L'Association pourvoit à la nourriture des élèves les plus pauvres; en 1886, 701 enfants ont été admis aux dîners gratuits des écoles.

Les écoles du Slojdforeningen.

Les cours de travail manuel dans les écoles publiques sont des cours préparatoires à l'apprentissage, qui, pour les métiers ordinaires, se fait généralement à l'atelier. Le gouvernement suédois n'a encore promulgué aucune loi relativement à l'apprentissage et n'a fondé aucune école spéciale pour y pourvoir. Cette organisation sociale est encore entre les mains des corporations, qui l'encouragent par des institutions privées et délivrent des certificats de compagnons à ceux qui ont subi avec succès les épreuves de compagnonnage et qui se sont conduits, pendant leur temps d'apprentissage, à la satisfaction de leurs patrons.

Les écoles techniques.

Quant à l'enseignement technique, à proprement parler, il y est pourvu directement par l'organisation d'écoles spéciales, primaires et supérieures, qui sont au nombre de 30, dans tout le royaume. Les principales, sont : L'École technique de Stockholm, l'École spéciale de serrurerie et d'industrie métallurgique d'Elskiltuna, l'École technique du soir et du dimanche à Eslkiltuna, l'École de tissage de Boras, les Écoles techniques de Norkœlping, Upsala, Malmoë et Orebro, les Écoles d'exploitation des mines à Falum et Filipstadt, l'Établissement technique de Chalmers, à Gothenbourg. Le chiffre des élèves de chacune de ces institutions varie de 300 à 4,000.

Voici quelle est l'organisation administrative de ces écoles :

Les écoles techniques de Stockholm et d'Elskiltuna sont des institutions d'État. L'école spéciale de cette dernière ville doit passer sous la direction de l'État, à la condition que la municipalité vote 4,000 couronnes pour l'extension des locaux. Les autres écoles sont la propriété des gouvernements locaux et des communes ; mais l'État leur accorde annuellement des subventions importantes. Les gouvernements et les municipalités, qui désirent obtenir des subventions, en adressent au ministère la demande accompagnée de leurs budgets, de leurs programmes, et de l'état de leur personnel ; mais en tout état de situation, la subvention de l'État ne dépasse jamais la contribution des municipalités et des gouvernements. Les crédits inscrits au budget en faveur des écoles techniques, se sont élevées, en 1888, à la somme de 415,400 couronnes.

L'État accorde en outre, annuellement, des subventions, se montant en 1888 à 25,000 couronnes, dont 5,000 comme bourses de voyage aux élèves les plus méritants des écoles techniques et 20,000 aux ouvriers qui veulent se perfectionner dans leurs métiers. L'obtention d'une subvention gouvernementale implique la soumission à une inspection, exercée par un fonctionnaire spécial de l'État.

En 1887, le Ministère a fait voter aux Chambres un crédit de 20,000 couronnes, destiné à subventionner toutes les institutions qui organisent des conférences techniques pour les ouvriers.

J'ai étudié avec soin les deux institutions d'enseignement technique que possède Stockholm, et je vais en analyser l'organisation.

L'École supérieure technique de Stockholm.

L'École supérieure technique, toutes proportions gardées, est une sorte d'École centrale et à ce titre, l'art industriel n'y tenant aucune place, mon rapport à son propos sera très sommaire.

Elle a été fondée en 1826, sous le nom d'Institut technologique, par la réorganisation d'une très ancienne École de mécanique. Les cours, qui y sont professés par 26 professeurs, ont pour objets : 1° Théorie de constructions de machines et technologie mécanique, cours de 3 à 4 ans; 2° Technologie chimique, cours de 3 ans; 3° Métallurgie et minéralogie, cours de 4 ans; 4° Architecture civile, cours de 4 ans; 5° Ponts et chaussées, cours de 4 ans. L'école est gratuite.

L'École technique de Stockholm.

L'École technique a été fondée en 1860, le 21 décembre, par décret royal, sous le nom d'École du travail (Slojdskolan); elle fut réorganisée radicalement le 1er novembre 1878, sous le nom d'École technique, après enquête faite par une commission à l'Exposition universelle de Paris. C'est une institution complète d'enseignement artistique et industriel, organisée en vue de tous ceux qui, à un degré quelconque, peuvent en réclamer l'octroi, jeunes gens et jeunes filles, ouvriers, futurs contremaîtres, dessinateurs et professeurs de dessin. Elle constitue à la fois une école industrielle et une école des arts décoratifs, dans l'acception exacte des termes, tels que je les ai employés dans mon rapport sur les écoles de Belgique et de Hollande. Au premier degré, l'école technique comprend des cours du soir que fréquentent les ouvriers et les apprentis, et qui forment une sorte d'école primaire artistique; on y enseigne, pendant deux années de cours, d'une manière générale et en collectivité, l'orthographe, l'écriture, le dessin, la géométrie, l'arithmétique. A partir du 3e mois de la deuxième année d'études, il se produit une spécialisation de l'enseignement, suivant le métier exercé par l'apprenti ou l'ouvrier; les professeurs dirigent exclusivement les élèves vers l'application du dessin aux métiers, et à ce moment, par ce fait, l'enseignement devient absolument individuel. L'élève choisit lui-même les leçons et les maîtres, suivant ses goûts et ses ambitions. A l'objection que je faisais au directeur que ce système me paraissait bien dangereux pour la bonne direction des études et pour la discipline morale et matérielle de l'école, en laissant à l'élève les moyens d'échapper à des leçons sévères et partant peu attractives, pour se

livrer à des travaux de fantaisie, il me fut répondu qu'on n'avait jamais eu à en regretter l'adoption, en raison de la physionomie pratique de l'enseignement et du caractère sérieux de la population dans laquelle se recrute l'école. Les jeunes gens savent fort bien qu'ils ne sont point là pour s'amuser, mais pour acquérir rapidement les connaissances scientifiques et artistiques qui leur permettront de trouver une position sociale rémunératrice et de se perfectionner utilement dans leur métier, pour recevoir un salaire plus élevé. D'ailleurs, la discipline est d'une rigueur exceptionnelle. Après 3 jours d'absence, non motivée par des raisons très graves, l'expulsion est prononcée irrévocablement. Chaque professeur rédige un journal des cours, qui est soumis quotidiennement à la direction, tenue ainsi régulièrement au courant de la marche générale des études et des travaux individuels des élèves.

La plupart des ouvriers quittent l'école, après la deuxième année d'études générales; seuls, ceux qui veulent se perfectionner ou qui ambitionnent une position supérieure, continuent à la fréquenter. Mais je dois ajouter que ces derniers sont peu nombreux. La direction et les professeurs ne poussent point les ouvriers à poursuivre au delà de cette école primaire, estimant que l'enseignement artistique qu'ils y ont reçu leur suffit amplement pour l'exercice ordinaire de leur métier. L'initiative individuelle et la responsabilité personnelle de l'avenir, laissées aux élèves, constituent les principes essentiels de la Charte morale de l'institution. J'ai été vivement frappé, dans tous ces pays du Nord, de l'importance accordée, dans l'organisation de l'enseignement public, au développement de l'éducation sociale de l'individu, qu'on oblige dès son jeune âge à penser par lui-même, à se conduire seul et à exercer son énergie morale dans la plénitude de l'action. Les écoles du soir comptent annuellement 750 élèves, dont 70 0/0 sont des ouvriers. Les jeunes gens n'y sont admis qu'à partir de quatorze ans; ils doivent préalablement subir un examen sévère, constatant qu'ils sont en mesure, par leur instruction primaire, de suivre utilement les cours de perfectionnement d'écriture, d'orthographe et d'arithmétique. L'écolage payé à l'avance est de quatre couronnes pour les jeunes gens déjà en apprentissage et pour les ouvriers, de douze couronnes pour ceux qui n'ont pas de métiers. L'année scolaire commence au 1er octobre et finit le 30 avril.

L'Ecole professionnelle.

A partir de la deuxième année, l'école primaire se transforme en école professionnelle. Elle se divise en trois grandes classes, répondant aux grandes industries nationales : classe de construction de bâtiments, classe de mécaniciens et classe des arts décoratifs.

Classe de construction de bâtiments.

Aux termes de ses statuts, la classe de construction des bâtiments a pour but de donner aux ouvriers de cette industrie les moyens de se perfectionner, pendant les mois d'hiver où l'on chôme, de façon à pouvoir devenir contremaîtres, chefs de chantier, conducteurs de travaux, dessinateurs, etc. Un examen assez sévère a été placé à l'entrée des cours, pour en écarter les incapables et les amateurs. Cet examen implique la connaissance sérieuse, en arithmétique, des quatre règles et des fractions décimales; en algèbre, des quatre règles de calcul en nombres entiers; en géométrie, des quatre premiers livres d'Euclide, du dessin à main levée, de la langue suédoise, très correctement. L'élève doit être âgé d'au moins seize ans. Les cours durent trois années, du 19 novembre au 30 avril. Les matières enseignées sont la géométrie descriptive, la perspective, la trigonométrie, le nivellement, l'arpentage, la mécanique, la physique, la législation du bâtiment, la coupe des pierres, la composition des devis, la tenue des livres, la connaissance des ordres classiques et le dessin architectural. Tous les cours sont obligatoires. Les élèves payent un écolage de dix couronnes.

Classe de mécaniciens.

Dans la classe de mécaniciens, on enseigne la mécanique, la théorie des machines, le dessin du génie, la technologie, aux jeunes gens qui veulent devenir mécaniciens, contremaîtres d'usines, maîtres chauffeurs, etc. Les cours scientifiques sont, l'architecture exceptée, les mêmes que ci-dessus. Ils ont lieu du 19 novembre au 30 avril et durent deux années. L'écolage est de trois couronnes pour les ouvriers et apprentis et de de cinq pour les autres élèves.

Classe des arts décoratifs.

La classe des arts décoratifs a pour but de former des professeurs pour les écoles normales techniques, professionnelles et artistiques et des artistes industriels dans toutes les branches d'industrie qui sont susceptibles d'être perfectionnées par l'introduction de l'art, ou qui exigent impérieusement des connaissances artistiques profondes. La classe est divisée en cinq sections : 1° Dessin d'après nature et dessin industriel; 2° peinture décorative; 3° mo-

delage et sculpture; 4° gravure sur pierre, bois et métaux; 5° enseignement du dessin pour candidats au professorat. Les cours commencent le 1er septembre et finissent le 31 mai. Ils ont lieu le jour, le soir et le dimanche matin. Afin qu'ils soient en mesure de suivre utilement les cours de la classe, on exige des élèves des quatre premières sections des notions assez sérieuses de dessin et de science. La préférence pour l'admission est accordée aux candidats qui sont déjà pourvus d'un métier, ou qui se destinent à une profession manuelle. Tout élève doit être âgé d'au moins quinze ans. Les conditions pour l'admission à la section du professorat sont très sévères. Il faut être âgé de dix-huit ans révolus, avoir fait des études classiques correspondant à la cinquième classe des collèges de Suède, connaître le dessin à main levée, la construction des plans et la perspective. Les cours de cette section consistent principalement, dans la deuxième et troisième année, en expériences d'enseignement, faites dans une école spéciale gratuite de dessin pour enfants, qui fonctionne quatre fois par semaine, du 10 septembre au 31 mai, pendant une heure de l'après-midi, et dans les cours du soir et du dimanche qui constituent la première division de l'école technique. L'écolage de cette section est de dix couronnes; celui des autres sections est, pour le dessin d'après nature et le dessin industriel, de dix couronnes (élèves ouvriers), et de seize couronnes (élèves sans profession); pour la peinture décorative, le modelage et la gravure, de cinq couronnes (élèves ouvriers), et de huit couronnes (élèves sans profession). Divers cours spéciaux, histoire de l'art, broderie, théorie des styles, se payent, à part, de cinquante ores à une et deux couronnes par an. La classse des arts décoratifs était suivie cette année par trente jeunes gens; elle forme beaucoup de dessinateurs industriels qui sont fort appréciés dans les ateliers suédois.

A la classe technique est annexée une école de filles qui compte soixante-dix élèves. Elle est sous la direction d'une femme, mais tous les professeurs sont du sexe masculin. L'école présente cette particularité qu'en y entrant chaque élève doit faire choix d'un métier. Au cours des études, il peut se produire des changements dans ce choix, lorsqu'ils sont motivés par des considérations sérieuses; mais c'est une très rare exception qu'on ne tolère qu'à la condition qu'elle ne se renouvelle point fréquemment. Tous les travaux d'application sont exécutés en vue de la profession choisie par l'élève. En

réalité l'école est bien plutôt une école professionnelle qu'une véritable école des arts décoratifs, comme nous la comprenons en France. Là encore, bien qu'il y ait un assez grand nombre des jeunes filles qui ne se destinent point à une carrière ouvrière, le but de l'école est d'arriver à mettre le plus rapidement possible les élèves en mesure de gagner leur vie et d'exercer un métier rémunérateur. Je ne saurais trop insister sur le caractère exclusivement pratique de cette institution qui, sous ce rapport, peut servir de modèle.

Le budget annuel de l'École technique de Stockholm est de 86,000 couronnes, dont moitié environ est fournie par l'État. Le reste comprend 40,000 couronnes de dotations, 10,000 de subventions de la province et de la commune; l'écolage produit environ 1,140 couronnes. Beaucoup d'élèves ont leur écolage payé par leurs patrons. Un certain nombre reçoivent des allocations annuelles des écoles de province d'où ils sont sortis, à la suite de concours, pour venir étudier à Stockholm.

L'École technique a eu à subir, dans ses débuts, l'hostilité des petits patrons industriels, qui voyaient se former là des concurrents sérieux. Aujourd'hui cette hostilité est complètement tombée et a fait même place à une sympathie très accusée. La majorité des élèves sont des fils de ces petits patrons; l'autre moitié sont des paysans.

L'installation de l'École technique ne laisse rien à désirer; elle occupe, au centre de la ville, les 2e, 3e et 4e étages d'un vaste édifice, dont le 1er étage et le rez-de-chaussée ont été affectés à une école spéciale de garçons et à un musée d'histoire naturelle. Les salles sont bien tenues, pourvues d'un excellent éclairage et d'une aération parfaite. L'école possède une forte belle bibliothèque scientifique et artistique et une bonne collection de moulages d'œuvres de l'Antiquité, du Moyen âge et de la Renaissance. On a le projet de constituer un véritable musée d'art industriel, en développant ces collections au point de vue des arts décoratifs et en y adjoignant des séries d'originaux en tissus et céramique; mais les ressources financières font défaut. On ne désespère point cependant d'y arriver. Toutefois, ce musée conservera un caractère exclusivement scolaire, en raison de l'existence du Musée du Nord et du Musée national, qui contiennent des collections précieuses d'œuvres d'art industriel dans tous les genres.

L'École technique de Chalmers, à Gotenbörg, a été fondée en 1811, grâce à un legs du conseiller Willem Chalmers. En 1829, elle reçut l'organisation d'une école technique et scientifique; en 1835, l'État la prit sous sa direction et à ses frais, le capital du testateur ayant été employé à bâtir de nouvelles constructions, devenues nécessaires. L'école comprend deux sections : une section élémentaire, composée de deux cours, et une section supérieure avec trois cours. Les branches d'enseignement sont, à l'exception de la minéralogie, les mêmes que celles de l'École technique supérieure de Stockholm. Elle a douze professeurs. Les éléves suédois payent comme écolage 20 couronnes par an; les étrangers 80. L'Ecole de Chalmers à Gotenbörg.

L'École spéciale d'Elskiltuna a été fondée en 1886, dans le but, disent ses statuts, « de guider le goût et les études générales de l'ouvrier des industries du fer, dans une direction qui le fera traiter la matière avec art et rendra son métier plus rapide et plus intelligent. » Les branches d'instruction sont : le dessin à main levée, le modelage, l'ornement, la sculpture sur bois, la gravure en métaux, le tournage, la fonte des métaux, la ciselure, la gravure à l'eau-forte, l'emboutissage et la galvanoplastie. Les cours durent trois ans et l'année scolaire va du 1[er] septembre au 1[er] juillet. Cette école est pour ainsi dire l'institution complémentaire de l'École technique du soir et du dimanche, installée dans la même ville. Cette dernière école fondée en 1858, réorganisée en 1872, a pour but de donner aux ouvriers, qui sont occupés aux travaux métallurgiques, les connaissances scientifiques et artistiques élémentaires qui leur sont nécessaires. Les cours embrassent les matières suivantes : les mathématiques, la perspective linéaire, le dessin à main levée, le modelage, la sculpture sur bois, la mécanique élémentaire, la physique élémentaire, la chimie élémentaire, la langue suédoise et la tenue des livres. Les cours durent deux ans. L'École spéciale d'Elskiltuna. L'École technique du soir, à Elskiltuna.

L'organisation des écoles techniques primaires de province est très variable; le meilleur type est celui des trois écoles de Norkœlping, Malmoë et Orebro. Je crois utile de publier leur programme collectif, tel qu'il a été arrêté le 15 juin 1877, par décret royal. Les écoles techniques primaires de province.

BUT DES ÉCOLES

Les écoles primaires techniques doivent donner l'instruction élémentaire technique aux adultes qui veulent se perfectionner dans leur métier industriel.

L'INSTRUCTION

L'instruction doit embrasser :

I. — *Les Mathématiques.*

1. Arithmétique, planimétrie, stéréométrie, algèbre de logarithmes, planitrigonométrie, la première partie de la géométrie analytique; — 2. Géométrie descriptive, dessin linéaire; — 3. Géométrie pratique; première base de la science du levé topographique et du nivellement, dessin et exercices aux champs.

II. — *La Mécanique.*

1. Mécanique générale; description fondée sur des expériences, et mathématique élémentaire des lois générales d'équilibre et de nivellement des corps. — 2. Théorie des machines; description élémentaire des lois générales les plus importantes, des procédés des machines, et explication des principales pièces des régulateurs et machines à force; leçons de tracés d'après planches, modèles et machines, etc. — 3. Construction de machines simples et de pièces de machines; — 4. Technologie mécanique; explication de la théorie des capacités mécaniques des bois et des métaux; étude des instruments et machines, applicables à leur façonnement et description des branches de l'industrie mécanique qui ont un intérêt spécial pour la région.

III. — *La Physique.*

Physique expérimentale et application de cette science dans l'industrie.

IV. — *La Chimie.*

1. Chimie organique et inorganique; laboratoires chimiques. — 2. Technologie chimique pour les branches de l'industrie chimique; exercices de laboratoire.

V. — *Minéralogie et Géologie.*

Les premiers éléments de ces sciences, avec l'étude spéciale des minéraux exploités dans la région.

VI. — *Langues.*

1. La langue suédoise. — 2. Langues étrangères vivantes, l'allemand, le français et l'anglais. Les cours sont facultatifs.

VII. — *Tenue des livres et Science du commerce.*

Tenue des livres, correspondance commerciale et change.

VIII. — *Architecture.*

1. Premiers éléments de construction et d'architecture; exercices de dessin. — 2. Architecture et plans; construction de routes, de canaux et de ponts. (Ces derniers cours n'ont lieu qu'aux écoles de Norkœlping et de Malmoë.)

IX. — *Croquis et Modelage.*

1. Croquis d'après modèle. — 2. Croquis, cours supérieur. — 3. Modelage en argile, en cire et en plâtre.

X. — *Travail d'usine.*

Exercice de façonnement des métaux et des bois; construction de machines et de modèles. Pour les élèves les plus âgés, traitement des machines.

XI. — *Gymnastique et Escrime.*

Les cours de ces écoles techniques ont une durée de trois ans et commencent le 1er septembre pour finir au 15 juin. Pendant le premier semestre de la première année seulement, les cours sont collectifs. Les conditions d'admission impliquent des connaissances primaires assez sérieuses et l'âge de quatorze ans. Les élèves payent à leur entrée à l'école dix couronnes, plus un écolage variable, par chaque terme, écolage qui ne doit jamais excéder dix couronnes. Chaque école a dix professeurs: et un proviseur chargé de l'administration générale.

L'enseignement du dessin en Suède.

L'enseignement du dessin est obligatoire depuis 1856, dans tous les collèges du royaume, et dans la plupart des écoles publiques. Divers décrets royaux, promulgués en 1878 et en 1882, en ont réglé les programmes. Généralement, jusqu'ici, on s'est contenté d'enseigner le dessin d'après la méthode allemande M. Stuhlmann, de Hambourg.

Je ne fais figurer que pour mémoire, dans ce rapport, l'Académie royale des arts libres de Stockholm, fondée en 1735 par le célèbre comte de Tessin, transformée officiellement sous le patronage du roi, en 1773, en Académie des peintres et des sculpteurs, et réorganisée le 13 mai 1887. Son organisation administrative et professorale a été calquée sur notre Académie des Beaux-

Arts. Autrefois, il y avait à l'Académie une classe spéciale des arts décoratifs; elle en a été distraite, il y a quelques années, pour être annexée à l'École technique, sous le titre de classe supérieure des arts décoratifs. La classe d'architecture n'a plus qu'un cours restreint d'art décoratif. Il n'est point question d'apporter dans l'Académie les réformes radicales qui s'opèrent en ce moment dans celles de la plupart des pays de l'Europe, notamment en Belgique et en Hollande, et que je signalais dans mon dernier rapport; on estime le transfert de la classe des arts décoratifs comme une réforme suffisante, correspondant à la situation présente de l'art et de l'industrie en Suède. L'Académie a 200 élèves, dont une vingtaine de femmes.

L'enseignement professionnel des femmes.

L'enseignement professionnel des femmes fait l'objet des préoccupations de plusieurs sociétés dont la principale est la Société des Amis du travail manuel. L'organisation de cette dernière institution est des plus intéressantes.

Au printemps de 1874, la rédaction d'un journal, le Tidskrift for Hemmer (le journal du foyer domestique), prit l'initiative, avec plusieurs artistes et quelques dames du monde, de créer une société ayant pour but, aux termes des premiers statuts, d'encourager et de pousser dans une voie artistique et nationale l'industrie des femmes à domicile. Les premiers fonds furent une somme de 150 francs, affectée à la commande d'un tapis en bourre de soie et le payement d'un trimestre de loyer d'une chambre dans Drottninggatan (rue de la Reine). Aujourd'hui la Société compte plus de mille membres, dont les cotisations dépassent 5,000 couronnes, et fait pour plus de 100,000 francs d'affaires par an. Elle a un comptoir de commission, d'achat et de vente; elle fait à des ateliers féminins, associés, disséminés sur tous les points du royaume, sur modèles choisis par ses clients dans ses collections spéciales de tissus anciens, ou directement sur les indications des artistes attachés à l'institution, la commande de toutes sortes de travaux se rattachant aux industries du tissu, tapis, étoffes, broderies, lingeries, dentelles, etc. Les sommes reçues sont versées dans la caisse sociale, et les objets non vendus sont annuellement mis en loterie entre tous les membres de la Société. Dans le dernier compte rendu des opérations de l'Œuvre, je trouve les renseignements suivants, fort curieux, sur le fonctionnement de ce comptoir :

« La Société peut se flatter, y est-il dit, et se féliciter d'avoir créé de

nouvelles branches d'industrie dans différentes provinces. Autrefois les dentelles de la Scanie et de la Dalécarlie servaient exclusivement à l'ornementation des costumes nationaux; aujourd'hui, elles ont trouvé, grâce aux Amis du travail manuel, des marchés d'exportation. A Jemtland, à Helsingland, à Bjüraker, à Delsbo, à Rœttwik, à Mora, à Halssaker, la Société a créé des fabriques de dentelles, de rubans et de tapisseries. En Dalécarlie, elle occupe de nombreux métiers de tissage, dont le principal centre, Leksand, fournit notamment les beaux rideaux, à dessins roses, si goûtés. En Ostergothie, il se fabrique actuellement de nombreux rubans. En Westgothie, on tisse des canevas en laine; dans le Sodermaland, des canevas en coton et fil; dans le Halland, des rubans. Dans les environs de Stockholm, la Société a installé des métiers d'étoffes de jute. Pour le placement des dentelles de Wadsténa, la Société n'a guère réussi, malgré ses sacrifices de temps et d'argent, mais, cependant, elle n'a pas perdu tout espoir. » La Société recueille avec soin tous les modèles artistiques anciens qu'elle peut trouver, et elle les remet en circulation. Elle s'ingénie à restaurer les vieilles industries disparues et à en créer de nouvelles dans les régions qui en sont dépourvues. Elle envoie, en province et à l'étranger, des missionnaires, pour faire des enquêtes minutieuses sur les industries féminines et en importer les procédés nouveaux, les modèles intéressants, etc. Ainsi, en 1887, une jeune fille a été chargée d'aller étudier dans le trésor de la cathédrale de Strengnœs (Suède) la technique et la décoration des ornements d'église. Une mission analogue au musée de Vienne a été donnée à une autre élève de l'institution, qui en a rapporté un grand nombre de dessins et d'aquarelles; il en est résulté la commande d'un parement d'autel pour l'église allemande de Stockholm, et la création d'une nouvelle branche d'industrie. La Société organise en province des expositions de ses produits et de ses modèles. Elle a fondé, depuis quelques années, à côté de son comptoir, une école de broderie et une école de tissage, avec 25 métiers. Les matières enseignées dans l'école de broderie sont : l'ourlet de Vinaker, le point croisé de Vienne, la broderie à jour, le point croisé italien, la broderie plate, la broderie d'application, les franges, la broderie arabe, la broderie espagnole, la broderie nuancée, la broderie à dentelles, la broderie d'or. Les cours ont lieu 2 ou 4 fois par semaine,

au gré de l'élève et de midi à 3 heures. On n'exige de l'élève, comme examen d'entrée que l'exécution de l'ourlet ordinaire et d'un modèle à points croisés sur un canevas.

L'école compte environ 20 élèves par mois. Les ouvrières employées par l'institution, ou des jeunes paysannes accourues des points les plus reculés de la Suède et même de Finlande, viennent s'y perfectionner gratuitement; mais les deux écoles, toujours très fréquentées, recrutent surtout leur personnel d'élèves dans la classe aisée. C'est pour cette raison que l'écolage a été fixé à un chiffre élevé. A l'école de broderie, dont les cours en principe ont une durée de trois mois, il est de 18 et 30 francs le premier mois, avec deux ou quatre leçons par semaine, et de 16 et 24 francs les autres mois. A l'école de tissage, organisée dans les mêmes conditions de temps, les élèves payent 36 francs pour le cours entier, qui exige environ 25 leçons à quatre heures chacune. On exige quelques connaissances premières pour l'admission dans cette dernière école, le tissage d'un tissu simple et le montage du métier. Le tissage est aujourd'hui fort en honneur parmi les femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie; il n'en est pas, pour ainsi dire, qui n'aient dans leur salon, ou dans une chambre spéciale, un métier de tisserand; elles fabriquent des objets de tous genres, des nappes, des serviettes, des couvertures, des tapis, des rideaux, etc., sur des dessins exécutés par elles-mêmes ou fournis par des amis. D'autres se livrent à la broderie, à la sculpture sur bois et à la ciselure de pièces d'orfèvrerie. Je m'étonnais devant une dame, femme d'un architecte fort distingué, de ce que les Suédoises pouvaient ainsi trouver le temps nécessaire, entre les soins de leur maison et les devoirs de la vie mondaine, de se livrer à des travaux manuels qui ne laissent pas d'être pénibles et absorbants : « Veuillez donc me dire, Monsieur, me répondit-elle avec malice, comment vos Parisiennes font pour s'amuser autant. » Je répliquai par une citation des *Petites mains*, de Labiche : « La dépense est le travail du riche. » Mais j'avoue que je ne devais pas paraître à ce moment très convaincu d'avoir raison. La Société des amis du Travail manuel a pour protectrice la princesse Victoria de Suède, femme du prince héritier, et pour présidente la baronne d'Adelspare.

Une institution qui, sous une autre forme, poursuit le même but, est

l'Association du Slojd suédois. Aux termes de ses statuts, en date du 2 mars 1886, l'association étant une union des professeurs de travail manuel et d'autres personnes qui s'intéressent aux progrès de l'industrie, a pour but de développer le goût public pour le travail manuel et d'encourager les industries nationales.

Il existe à Stockholm d'autres institutions, un peu dans le même genre, mais tout à fait privées, qui se sont donné la mission de favoriser le développement des industries nationales artistiques, et qui fournissent aux ateliers de paysannes des modèles, ou mettent en vente les travaux exécutés par des dames. L'une de ces institutions recrute ses fournisseurs dans le monde le plus aristocratique et donne même du travail à la Cour, m'a-t-on assuré.

Par suite de l'instruction professionnelle très sérieuse qui leur est asssurée dans toutes les écoles, la condition sociale de la femme en Suède est bien supérieure à celle des femmes de tous les autres pays d'Europe. Beaucoup sont médecins et apothicaires; la statistique de ces professions en mentionne plus de quarante. Dans les banques, dans les administrations publiques, chemins de fer, postes et télégraphes, l'on compte autant d'employés du sexe féminin que du sexe masculin. Un grand musée de Stockholm, le Nordischa Museet, a un personnel de conservateurs et gardiens, exclusivement composé de femmes, au nombre d'une vingtaine. Le directeur seul appartient à notre sexe. Aucun musée n'est mieux tenu, ni mieux administré, et j'ai eu grand plaisir de m'en voir faire les honneurs par une jeune femme, très spirituelle, dont l'érudition aimable m'a informé, agréablement et sans hésitation, de tout ce que je désirais savoir. Les gardiennes, des jeunes filles très accortes, portent toutes le costume pittoresque et éclatant des Dalécarliennes. Cette originalité donne au musée une physionomie souriante. Je n'y ai pas regretté les employés, si souvent renfrognés et somnolents, de nos musées nationaux.

LES MUSÉES D'ENSEIGNEMENT

ARTISTIQUE ET INDUSTRIEL

Stockholm possède trois musées, qui ont un caractère d'enseignement artistique industriel : le Musée royal d'archéologie, le Musée d'industrie artistique et le Musée du Nord.

Le Musée royal d'archéologie.

Le Musée royal d'archéologie a été fondé, en 1837, par M. Bror-Émile Hildebrand, antiquaire du royaume, qui a consacré à cette œuvre trente années d'études et de travaux exclusifs. Ces collections, qui dépassent aujourd'hui le chiffre de 25,000 pièces, sont divisée en trois grandes sections : l'Antiquité, le Moyen âge et les Temps modernes. Elles occupent le rez-de-chaussée tout entier du palais des musées nationaux qui a été construit, il y a quelques années, à l'extrémité du Saltsjon, en face du Palais royal.

Le conservateur actuel, M. Hans Hildebrand, fils du fondateur, a eu l'ingénieuse idée d'organiser ce musée non point tant au point de vue archéologique pur que comme un musée de l'histoire du travail, dans les pays scandinaves, depuis l'Age de pierre jusqu'à la fin du Moyen âge. Les collections de la division de l'antiquité sont fort complètes; elles égalent celles de Copenhague. La Scanie, le Westergotland, le Sodermanland et le Halland ont fourni autant d'objets précieux en or et en argent, des armes en silex, en bronze et en fer, que les kjokkenmoddings, les tumulus et les tourbières de Jutland, du Seeland et du Laaland en ont livré aux Danois. L'île de Gotland a

fourni de vrais trésors de bijouterie mérovingienne, d'armes de luxe, de monnaies arabes, byzantines, anglo-saxonnes et allemandes, de céramiques pittoresques et originales. La division du Moyen âge contient des séries très considérables et du plus haut intérêt : vêtements sacerdotaux, orfèvreries civile et religieuse, reliquaires, monstrances, encensoirs, calices, coupes, hanaps, bijoux, joyaux, retables de bois sculpté, peintures sur bois, devants d'autel, sculptures sur bois et sur pierre, pierres tombales, bahuts, chayères, etc. La division des Temps modernes se compose d'un musée de souverains, destiné à l'illustration artistique et pittoresque de la royauté suédoise. On y voit la collection d'orfèvrerie et de bijoux du roi Charles XV, divers objets ayant appartenu à Gustave-Adolphe, à Charles XII, le portefeuille de Napoléon Ier, trouvé dans sa voiture, après la bataille de Leipzig, des souvenirs de Linné, Berzélius, Bellman, etc. A ce musée est annexé un cabinet de médailles et de monnaies scandinaves, anglo-saxonnes et arabes, que l'on considère comme une des plus riches d'Europe.

Je n'ai point à m'occuper ici de la valeur scientifique et artistique des collections de ce musée, à en décrire longuement les pièces principales; ce n'est pas là le but de ma mission; je signale, plus utilement, quelques détails d'organisation, qui m'ont paru ingénieux. Le service de surveillance dans toutes les salles assez nombreuses, où les vitrines contiennent des pièces en or et en argent, des pierres précieuses, d'une valeur intrinsèque de plusieurs millions, est fait par des gardiens en uniforme, qui doivent donner au public tous les renseignements historiques et techniques qu'ils désirent, et par des inspecteurs en civil, qui vont et viennent comme de simples visiteurs et n'ont aucun signe distinctif. Toutes les vitrines sont garnies intérieurement et extérieurement, près du couvercle, d'épaisses lames de métal qui empêchent toute introduction d'instruments dans les interstices. Les glaces, en outre, sont d'une telle épaisseur, qu'elles ne pourraient être coupées au diamant ou fracturées sans bruit. Les catalogues en suédois et en anglais (on en prépare un en français) sont remplis de gravures qui reproduisent les œuvres les plus typiques, et de plans indiquant la disposition des salles et des vitrines. Le prix se ressent un peu de ce luxe inusité ailleurs; le catalogue, de 150 pages petit in-8°, coûte 2 couronnes, soit 2 fr. 80. Le Musée royal d'archéologie

est sous la direction supérieure de l'Académie d'archéologie, qui consacre annuellement une dizaine de mille francs aux acquisitions. Il a un Directeur et deux Conservateurs, dont l'un est chargé de faire annuellement, pendant quelques semaines, des fouilles archéologiques, sur les points du royaume désignés par l'Académie, avec le concours de boursiers de cette institution, qui reçoivent pour cela une subvention de 2,800 francs pour leurs frais personnels.

Le Musée d'industrie artistique.

Le Musée d'industrie artistique se compose d'une collection importante de céramique, donnée à l'État par le roi Charles XV, et d'une collection d'œuvres d'art variées, meubles, tapisseries, étoffes, orfèvreries, ivoires, provenant en majeure partie du château d'Ulriksdal et de quelques autres anciennes résidences royales, ou données par des particuliers.

La collection de céramique occupe deux vastes salles au premier étage, et comprend environ 2,000 pièces, d'un très grand prix, toutes typiques, et provenant de tous les centres importants de fabrication, européens ou orientaux. Il y a là, entre autres séries remarquables, 150 majoliques italiennes, des plats, des amphores, des vasques, d'une rare conservation, des Delft de la plus grande beauté, de superbes Rouen à la corne, à lambrequins et polychromes ; des vasques, des fontaines, des vases de Nevers, d'une merveilleuse décoration ; une collection de pièces de vieux Rorstrand et de Marieberg, unique par le nombre et la qualité ; de fort beaux grés polychromes, de Raeren, de Kreussen et de Nassau ; de délicieuses porcelaines de Saint-Cloud, de Vincennes, de Mennecy-Villeroy, de Clignancourt et de la Courtille, des sèvres exquis, une collection considérable de porcelaines du Japon et de Chine ; et quelques émaux de Limoges très intéressants. Une collection de verres anciens de Bohême, de Venise et de Suède, fait suite à la céramique.

La collection de meubles, orfèvreries et étoffes, occupe la deuxième partie du premier étage du palais. Elle n'est pas très considérable ; mais à peu d'exceptions, les objets qu'elle contient sont des œuvres de premier ordre. J'y ai trouvé deux cabinets d'ébène de Bandinelli, véritables chefs-d'œuvre de sculpture sur bois; des meubles charmants d'intarsiatori italiens, des armoires, des coffres hollandais, danois et allemands, fort originaux de forme et d'un

travail très précieux, des fers forgés excellents, de belles orfèvreries, le baldaquin du trône de Frédérick de Danemark, formé de deux tapisseries merveilleuses du XVIe siècle, des toiles peintes et des tapisseries fort curieuses. Ce musée est bien plutôt un petit Cluny qu'un musée technique, dans le genre des musées d'art et d'industrie de Vienne et de Berlin. La curiosité artistique ou historique y domine. Ses organisateurs ont adopté dans l'installation des collections le système des ensembles chronologiques. Ils ont établi, dans chaque travée des deux grandes salles mises à leur disposition, des boxes, comprenant des mobiliers complets, des lambris, des panneaux, des portes, qui proviennent de maisons d'hommes célèbres, entre autres de celle d'Oxenstiern, des meubles historiques, des souvenirs de personnages illustres, ayant vécu dans le même temps. L'administration du musée publie un album contenant les reproductions des œuvres les plus précieuses qui y sont exposées.

Le Musée du Nord.

Le Musée du Nord, Nordiska Museet, a un caractère tout à fait spécial. Le docteur Hazelius, qui l'a fondé en 1872, s'est donné pour but patriotique de conserver le mobilier et les costumes nationaux de la Suède. L'industrie et le commerce européens, en pénétrant de plus en plus profondément dans les pays scandinaves, y ont importé les modes et les habitudes nouvelles des grandes villes et fait mettre au rebut, même par les paysans de provinces les plus reculées, les produits de l'industrie domestique et locale. Le docteur Hazelius a voulu les arracher à la destruction et les conserver pour l'histoire nationale du pays. Les œuvres d'art n'ont point seules attiré sa sollicitude; il a fait entrer dans son musée tout ce qui, de loin ou de près, touche à la vie sociale et intime du vieux peuple suédois, paysans, artisans, bourgeois et nobles, les mobiliers, ustensiles de tous genres, poteries d'argile, de grès, d'étain et de bois, instruments de musique populaires, instruments d'agriculture, outils, vêtements, parures de l'homme et de la femme, jouets, livres, images, tentures de parade, etc. Il a recueilli les épaves des églises et des couvents, les tableaux, les statues de bois et de pierre, les stalles sculptées, les bahuts de sacristie, les retables et les devant d'autel, les ornements sacerdotaux et les objets du culte, les baptistères et les coqs des clochers. Les corporations de métiers lui ont livré leurs chefs-d'œuvre de maîtrise, leurs diplômes, leurs

chartes, leurs bannières, leurs coupes et vidrecomes d'honneur; les prisons, leurs bois de torture, leurs chaînes, les costumes de leurs pensionnaires et de leurs gardiens; l'armée, ses vieux uniformes et ses vieilles armes.

Le créateur de ce vrai microcosme scandinave a classé ces milliers d'objets, chronologiquement et socialement, et pour compléter l'organisation du musée, pour lui donner une physionomie pittoresque et vivante, il a imaginé, ingénieusement, de représenter, dans des ensembles de mobiliers d'une authenticité absolue, et par des groupes de cire, des scènes de la vie rustique ou de la vie intime des anciens habitants des provinces du royaume, les plus caractéristiques par leurs mœurs et par leurs costumes. Actuellement, le Musée du Nord est installé provisoirement dans cinq bâtimens séparés; les collections sont entassées les unes sur les autres et débordent de toutes parts, dans les couloirs, dans les escaliers, dans les cours et jusque dans la rue; mais il est question de faire construire un édifice spécial, sur un vaste terrain donné par le roi, dans le Djurgarden. Cet édifice, d'après le programme du concours ouvert dans ce but, doit contenir :

Comme locaux d'exposition, 1 grande salle principale, avec galerie à deux étages. Dans la galerie inférieure, dont la hauteur comportera $4^{m},50$ au minimum, il y aura l'espace nécessaire pour l'aménagement d'environ 50 stalles destinées à recevoir des intérieurs de chambres de paysan, etc. Il sera calculé pour la majeure partie d'entre elles un espace d'environ 5 mètres de largeur et de profondeur. 10 à 15 d'entre elles, destinées à recevoir des décorations de paysage, auront chacune une largeur de 8 à 9 mètres. La galerie supérieure est destinée à l'exposition d'objets appartenant aux populations rurales;

1 grande salle d'armes;

1 grande salle pour objets du culte public.

Ces deux salles doivent avoir chacune une longueur d'environ 35 mètres et être situées au rez-de-chaussée;

1 grand étage, destiné à la conservation des monuments historiques. Les salles devront pouvoir contenir des galeries aux points convenables.

70 à 80 pièces, de grandeur moyenne, pour objets appartenant aux métiers divers et aux classes supérieures. Lesdites pièces mesureront, en moyenne, une longueur d'environ 10 mètres sur 7 mètres de profondeur.

3 salles pour la bibliothèque ; 4 salles pour les magasins; 10 salles de travail pour les réparations, pour les archives et pour l'administration.

En outre de l'intérêt général qu'il offre, au point de vue historique, le Musée du nord est d'une utilité incontestable pour les artistes, qui peuvent venir y travailler, faire des études, préparer des compositions, en s'inspirant des modèles les plus authentiques de l'art et de l'industrie scandinaves. Au milieu de ces innombrables épaves de l'ancienne civilisation suédoise, il y a des œuvres d'une grande valeur artistique, exquises de fantaisie et pleines d'originalité.

Je crois devoir signaler à nos céramistes et aux fabricants d'articles de fantaisie parisienne, coffrets, bonbonnières, boîtes à ouvrage, etc., la vaisselle de bois, encore aujourd'hui en usage, chez les paysans de la Scanie, de la Dalécarlie et de la Finlande. Ils y trouveront les formes les plus curieuses, les plus pittoresques, les plus délicates, décorées de dessins rustiques d'une naïveté délicieuse et d'une excentricité charmante. Les types sont innombrables, et de toutes dimensions, jarres, soupières, gobelets, bidons, cruches, assiettes, bols, etc.

Le Musée est une œuvre privée, qui s'alimente financièrement par des souscriptions privées, par des ventes de bienfaisance, par des loteries et par des subventions de l'État et de la ville de Stockholm. Le docteur Hazelius s'y consacre exclusivement, depuis sa fondation, avec un dévouement et une énergie invincibles. Il l'a légué à la ville, il y a quelques années, voulant assurer, après sa mort, la prospérité de l'œuvre par son caractère d'institution publique.

Projet de musée d'art industriel.

Dans ces derniers temps, il s'est constitué un Comité pour recueillir les fonds nécessaires à la création d'un grand Musée d'art industriel; mais aucun programme, même sommaire, n'a encore été étudié.

EN NORVÈGE

L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

ET ARTISTIQUE

L'organisation de l'enseignement professionnel en Norvège et la situation faite à l'industrie, à ce point de vue, ne sont point différentes de celles des autres pays scandinaves. La même révolution économique et sociale s'y est opérée par la suppression, relativement récente, des corporations, qui, là comme ailleurs, avaient monopolisé cet enseignement et ne le distribuaient aux apprentis et aux compagnons que sous la forme familiale, occulte et empirique, la seule compatible avec les mœurs et les intérêts de ces corporations. Cependant quelques particularités sociales avaient donné dans ce pays une physionomie spéciale à l'organisation de l'apprentissage et inspiré aux corporations et aux patrons des obligations qui ne se retrouvent point autre part.

Les corporations de métiers.

« Dès 1839, a écrit M. Brock dans son ouvrage sur le royaume de Norvège, publié à l'occasion de l'Exposition de 1878, on a commencé à écarter les entraves que les anciennes lois avaient mises aux métiers, et à favoriser la dissolution successive des corporations. Par suite de la loi du 15 juillet 1839, relative aux métiers, aucune nouvelle corporation ne pouvait être établie, et chaque corps de métier devait cesser, quand tous les maîtres reçus avant 1840 seraient morts ou que ceux qui resteraient tomberaient d'accord

de la dissoudre. Il y avait alors 44 corps de métiers et seulement 1,331 maîtres. Quiconque à l'avenir acquérait le droit de bourgeoisie comme maître dans un métier pour lequel il existait une corporation dans la ville où il avait l'intention de s'établir, était obligé d'entrer dans cette corporation, et jouissait alors de tous les avantages de ce corps de métier. Dans les métiers pour lesquels il existait une corporation, on devait avant d'être reçu comme ouvrier artisan présenter une preuve de ses talents, et ensuite pour être reçu maître, un ouvrage parfait. Mais le nombre d'années autrefois fixé pour devenir ouvrier ou maître ne fut plus exigé désormais. Dans les métiers pour lesquels il n'existait pas de corporations, on n'exigeait au contraire aucune preuve de capacité, et, pour devenir maître, un certificat signé de deux hommes dignes de foi, et attestant que l'on était habile dans le métier pour lequel on se présentait, pouvait remplacer le travail de maître. Dans les endroits où il y avait des écoles de dessin, les apprentis devaient être porteurs de certificats d'aptitude, signés par les administrateurs de l'école, avant qu'on pût leur délivrer un certificat d'apprentissage. Sans avoir acquis le droit de bourgeoisie, on ne pouvait pas en général exercer un métier soi-même, quand même on n'aurait employé aucun ouvrier payé pour aider à faire son travail. Quelques positions seulement, comme celle d'ancien militaire, etc., donnaient le droit d'exercer soi-même son métier, c'est ce qu'on appelait les frimester (maîtres libres). Dans les campagnes, la liberté de travail n'existait autrefois que pour les métiers de première nécessité, tels que ceux de tailleur, cordonnier, forgeron et charpentier. Les autres métiers tels que ceux de tanneur, teinturier, etc., ne pouvaient être exercés qu'avec une autorisation spéciale du roi. Il était défendu de transporter son travail de la campagne dans les villes ou de l'expédier à l'étranger. La loi sur les métiers de 1839 rendit la liberté du travail aux campagnes et aux petites villes, excepté cependant aux environs des villes, jusqu'à une distance de 11 kilomètres, où il leur était défendu d'exercer leurs métiers pour les habitants des villes. La loi du 14 avril 1866 a enfin aboli toutes les restrictions encore existantes dans le droit d'exercer un métier, et elles ont disparu depuis 1868, de sorte que toute personne âgée de 21 ans et qui a rempli les conditions généralement exigibles pour ce qui regarde le droit de bourgeoisie, peut réclamer une pa-

tente pour son métier. Les métiers sont maintenant tout à fait libres dans tout le pays. »

En conséquence de la suppression des corporations, l'État a dû aviser à assurer le fonctionnement de l'instruction professionnelle. Dès 1864, une ordonnance, en date du 18 juin, toujours en vigueur, contient les dispositions suivantes à ce propos :

« Les patrons veilleront avec un soin paternel à ce que les ouvriers et les aides à leur solde (surtout les mineurs, logés et nourris chez eux) soient encouragés dans les habitudes de piété, de régularité et de moralité, et à ce que ceux qui ne possèdent pas encore le minimum de connaissances exigées par le règlement sur les écoles nationales, soient instruits aux jours et heures qu'ils fixeront, et en outre à ce que leurs ouvriers et auxiliaires suivent assidûment, soit les cours techniques du dimanche, là où il en existe, soit les autres cours destinés aux classes industrielles. Sanction pénale : de 1 à 200 rixdhalers, 15 fr. 25 à 277 fr. 25. Tout fabricant employant des enfants de 12 à 15 ans, devra leur laisser, chaque semaine, un nombre d'heures suffisant pour suivre les cours de l'école, ou entretenir pour ces enfants une école industrielle spéciale. »

D'autre part, les corporations renaissent et se reforment, aujourd'hui, en Norvège, comme dans tous les autres pays d'Europe, sous le titre de syndicats, mais plus larges d'idées, plus libérales d'esprit et de tendances et non moins puissantes. Elles commencent à se préoccuper vivement de la question si importante de l'apprentissage et de l'enseignement professionnel, et l'on peut prévoir que dans peu de temps, sans aucun doute, elles organiseront l'un et l'autre, directement, et qu'elles interviendront d'une manière active dans les institutions officielles, qui poursuivent le même but. Ce progrès social, qui doit être appelé de tous les vœux, se réalisera le jour très prochain, il faut l'espérer, où les syndicats, aussi bien en Norvège qu'ailleurs, seront exclusivement des associations coopératives, vraiment socialistes, ne poursuivant comme but que le développement de la prospérité de l'industrie nationale et l'amélioration de la situation morale et matérielle de l'ouvrier.

Le mouvement littéraire et artistique.

D'autre part, il s'est fait, depuis quelques années en Norvège, un grand mouvement littéraire et artistique pour la renaissance de l'art national et pour la résurrection des anciennes industries artistiques, mouvement qui marche de pair avec celui des autres pays scandinaves. Des publications nombreuses d'érudits ont remis en honneur les œuvres des artistes norvégiens des siècles passés. Dans ces dernières années, la littérature s'est enrichie des publications suivantes, qui ont exercé une heureuse influence sur le goût général et sur les industries artistiques contemporaines :

N. Nicolaysen. Les constructions et édifices de l'ancien temps, en Norvège. Christiania, 1859, 56 pl. in-4°.

— Les monuments d'art du Moyen âge, en Norvège. Christiania, 1855, 10 pl. in-folio.

— L'art et l'industrie en Norvège dans le passé. Christiania, 1881, etc., in-4°.

O. Rygh. Les antiquités norvégiennes. Christiania, 1880, in-4°.

Munch et Schirmer. La cathédrale de Trondhjem Christiania, 31 pl. in-folio.

— Antiquités norvégiennes à l'Université de Christiania. 20 pl. photographiées.

L. Dietrickson. L'art norvégien de la sculpture sur bois. 1878, in-8°.

H. Grosch. Les anciens dessins de tapis norvégiens, publiés par le Musée des arts et de l'industrie. Berlin, 1889; 9 planches coloriées in-folio.

Ungvar Nielsen. Des traits caractéristiques du développement de la civilisation chez les paysans de Norvège. Christiania, 1881, in-8°.

Je citerai, en outre, les travaux nombreux de M. H. Grosch, sur l'industrie nationale de Norvège, publiés dans la revue *Dansk Tidskrift for Kunstindustri;* les articles de M. L. Dietrickson sur les églises norvégiennes, bâties en charpente, insérés dans la même revue, et enfin les mémoires de M. N. Nicolaysen sur des questions archéologiques, pour la plus grande partie publiés

dans les rapports annuels de la Société pour la conservation des monuments historiques.

L'enseignement du dessin.

L'enseignement du dessin dans les écoles primaires et secondaires n'est pas prescrit par une loi. Lorsque cet enseignement est donné, surtout dans les villes importantes, c'est sur l'initiative des comités locaux des écoles et avec l'approbation et les subventions des municipalités. On compte actuellement, en Norvège, un quinzaine d'écoles spéciales de dessin, entretenues partie par les communes et partie par l'État; elles contiennent environ un millier d'élèves. Les plus importantes sont celles de Bergen (300 élèves), Trondhjem (130 élèves), Dramen, Frederikshald, Skien, Stavanger, Tromsœ. Leur entretien annuel ne dépasse pas 25,000 couronnes. Le dessin est enseigné à 8,123 garçons sur les 25,000 qui fréquentent les écoles primaires et secondaires des villes. L'enseignement du travail manuel n'est point obligatoire légalement, tant pour les garçons que pour les filles, dans les campagnes et dans les villes; cependant, dans l'application, cet enseignement a reçu un très grand développement. 248 écoles de filles et 90 de garçons ont des cours de travail manuel,

Les écoles de Slojd ou travail manuel.

Viennent ensuite des institutions un peu moins primaires, les écoles dites de Slojd, qui étaient en 1887, d'après la statistique officielle, au nombre de 100 et comptaient 3,654 élèves. Le gouvernement a contribué, cette année, dans leurs budgets, pour la somme de 8,478 couronnes. Les appointements des professeurs se sont élevés à 29,563 couronnes.

Les écoles industrielles.

Au-dessus des écoles de Slojd, sont les écoles industrielles, au nombre de cinq, établies à Christiania, Christiansand, Stavanger, Bergen et Trondhjem. L'enseignement y est purement théorique et dure trois années. Les règlements d'admission impliquent la condition de quinze ans accomplis. Ces écoles sont contrôlées par les municipalités et subventionnées généralement par l'État et par les municipalités. L'administration supérieure dépend du Ministère des cultes, qui nomme les directeurs et les professeurs. La plus importante et la plus ancienne de ces écoles est celle de Christiania, fondée en 1818 et réorganisée en 1873. Cette école constitue, comme principes et comme organisation, un type différent de celui des écoles techniques de Stockholm et de

Copenhague. Elle est destinée à former, pour les industries de la mécanique et du bâtiment, des dessinateurs, de futurs contremaîtres, des sous-ingénieurs et des conducteurs de travaux. Elle se recrute non plus parmi des apprentis et des ouvriers, mais parmi des jeunes gens qui peuvent consacrer aux études toutes les heures de la journée; elle n'a même point de cours du soir pour les ouvriers. Les jeunes gens n'y sont admis qu'à partir de quinze ans et après un examen montrant qu'ils ont reçu une sérieuse instruction primaire. Les cours complets exigent cinq années d'études. Pendant les trois premières années, les cours ont un caractère exclusif d'enseignement général, artistique et scientifique. A partir de la quatrième année, se font les bifurcations vers la mécanique ou vers le bâtiment. Les élèves suivent alors des cours pratiques et se livrent à des exercices manuels, dans des ateliers d'application pour le travail du fer et du bois; mais l'enseignement théorique domine, car l'école n'est point une institution préparatoire à l'apprentissage, ni une école vraiment professionnelle. Les études n'y sont point très élevées; les jeunes gens qui aspirent à recevoir une instruction technique un peu complète doivent aller en Allemagne. Le gouvernement norvégien s'est préoccupé de cette lacune dans son organisme d'enseignement public; il a le projet de créer une École technique supérieure. Le Storthing a même déjà été saisi d'un projet, en ce moment à l'étude dans une commission parlementaire spéciale.

L'école compte 80 élèves et est installée fort mal dans de vieux bâtiments; mais la Ville lui fait construire dans le quartier de Victoria Terrasse, près de l'École professionnelle de jeunes filles, un vaste bâtiment, du prix de 150.000 couronnes, qui permettra de donner plus de développement aux classes, aux ateliers et aux collections techniques. J'ai étudié les travaux de fin d'année des élèves; ils sont excellents. Les plus remarquables sont exposés pendant toute l'année dans les classes, comme modèles pour les élèves et comme récompense pour leurs auteurs.

L'école des arts décoratifs de Christiania.

Christiania possède une École des arts décoratifs, sur laquelle je n'ai pu obtenir aucun document, au point de vue des programmes et des règlements. L'Exposition scandinave de Copenhague avait dispersé tout le personnel administratif et professoral; mais il m'a été facile d'étudier, à cette exposition, les travaux des élèves et de me rendre compte, par là, du caractère de l'institution.

Cette école est bien, comme le comporte son titre officiel, une école des arts décoratifs; on y enseigne spécialement la peinture décorative, la sculpture décorative et l'architecture dans ses premiers éléments. A en juger par les dessins exposés, l'enseignement classique y est fort développé et j'ai le devoir de constater que, dans les classes d'études d'après l'antique, ils étaient fort remarquables par leur précision et leur vigueur. Mais dans les classes de composition, tant en peinture qu'en sculpture, la préoccupation de la copie se manifestait avec intensité. L'originalité, l'inspiration personnelle faisaient défaut complètement et, sous ce rapport, l'École des arts décoratifs de Christiania est, à mon avis, fort inférieure aux écoles techniques ouvrières du Danemark, dans les travaux desquelles apparaissaient l'observation de la nature et une certaine recherche d'invention personnelle. Forts en thème, mais peu artistes, m'ont paru être les élèves de cette école, d'une physionomie bien académique et évidemment organisée d'après les principes et les méthodes des vieilles académies des beaux-arts.

En Norvège, l'instruction professionnelle des femmes n'est pas moins développée qu'en Suède. Dans la plupart des écoles primaires et secondaires de filles, on enseigne le travail manuel qui consiste dans le tricotage et la couture. Sur 24,149 filles qui fréquentent, en 1888, ces écoles, plus de 15,000 suivent des cours spéciaux professionnels.

Trois grandes écoles industrielles ont été fondées pour les filles à Christiania, Bergen et à Trondhjem. On y enseigne le tissage, la couture, la broderie et les travaux féminins les plus fins.

L'École industrielle de femmes à Christiania.

L'école de Christiania, que j'ai visitée avec le plus grand soin, ne contient pas moins de 200 élèves. Elle a été créée, il y a dix-sept ans, par un capitaine de l'armée norvégienne, M. Gude-Smith, avec un fonds social de 8,000 couronnes fournies par la Caisse d'épargne. D'année en année, elle a pris une si grande extension, que la ville l'a reconnue, en 1881, comme établissement municipal et l'a installée dans un vaste édifice, construit spécialement pour cette destination. Son budget annuel est aujourd'hui de 32,140 couronnes. On peut considérer cette école comme une institution modèle. Son fondateur s'est proposé pour but — dont il n'a jamais varié en dépit des séductions contraires — de fournir aux jeunes filles les moyens de gagner rapidement

leur vie par une profession manuelle lucrative. En cette considération, il s'est ingénié à organiser l'enseignement technique et pratique, de telle façon qu'en un an, au besoin, l'école puisse doter une élève d'un bon métier. Les cours généraux que tout le monde doit suivre sont le dessin élémentaire, les premiers éléments de la broderie, la couture, le blanchissage et le repassage. Les cours spéciaux professionnels comprennent la comptabilité commerciale, le tissage, la broderie, la couture et la lingerie.

Dans le cours de tissage, on enseigne aux jeunes filles qui se destinent à cette profession, particulièrement des paysannes, la théorie et la pratique, d'une manière complète, avec tous les accessoires du métier, et la mise en carte. J'ai admiré avec étonnement les tissus variés qu'en moins d'un an les élèves parviennent à exécuter avec habileté. Les résultats sont bien supérieurs à ceux de l'école des Amis du travail, de Stockholm, dont le caractère un peu mondain s'oppose à la discipline sévère et au travail opiniâtre, indispensables pour atteindre, aussi rapidement, le but poursuivi par l'école de Christiania. La broderie y a pris, depuis quelques années, une extension considérable. M. Gude-Smith me déclarait qu'à son avis elle constitue aujourd'hui une véritable industrie nationale. L'école ne vise également, dans cette section, qu'à faire d'habiles ouvrières brodeuses. Les jeunes filles, qui témoignent de dispositions artistiques exceptionnelles, sont seules admises à faire des études pour arriver à devenir de véritables artistes et des dessinateurs en broderies. Ce cours est professé par d'anciennes élèves de l'école, que M. Gude-Smith a envoyées se perfectionner à la célèbre École de broderie de Vienne, dont je trouve l'influence prépondérante partout, dans les pays d'Europe. Les cours de couture et de coupe comprennent autant de géométrie qu'il est nécessaire pour faire de bonnes ouvrières. L'école a la prétention justifiée d'arriver également à ce résultat en un an ; mais un grand nombre d'élèves dépassent cette période, lorsqu'elles ont l'ambition de devenir chefs d'atelier ou de s'établir à leur compte. Les cours de fleurs, de peinture sur porcelaine, sur éventail et de sculpture, sont proscrits sévèrement de l'institution, dans le but d'éloigner de sa population scolaire toute idée d'art d'agrément, qui pourrait la détourner de se consacrer exclusivement à un métier manuel sérieux.

Bien qu'un grand nombre de jeunes filles viennent de la province,

on n'a point organisé d'internat dans l'école. Les élèves logent en ville chez des particuliers; elles s'initient ainsi aux habitudes d'indépendance et de responsabilité. Le directeur de l'école considère ce système comme excellent, au point de vue moral. L'École professionnelle de femmes de Christiania est un exemple éloquent de ce que peut l'initiative privée, combinée avec le dévouement et l'intelligence. Elle est l'œuvre de M. Gude-Smith seul. Lorsqu'il lui vint à l'idée de se consacrer à cette création, M. Gude-Smith, partit pour l'Europe centrale, visita tous les établissements d'instruction professionnelle de jeunes filles, et, de retour à Christiania, rédigea lui-même ses programmes et ses livres de classe. Lorsque la Caisse d'épargne lui offrit son premier fonds de roulement, elle proposa de nommer une commission d'organisation; M. Gude-Smith refusa énergiquement; on dut lui abandonner la direction exclusive. Il tint la même conduite, le jour où la municipalité adopta l'école comme institution communale; il n'accepta qu'une commission honoraire de contrôle, qui se réunit une fois par an, pour... applaudir aux progrès de l'établissement.

Le Musée d'art industriel de Christiania.

J'ai trouvé à Christiania un Musée d'art industriel. Ce musée a été fondé, en 1876, par une Société. D'après ses statuts, il a pour but : « De contribuer aux progrès de l'industrie norvégienne, en l'aidant à acquérir des formes gracieuses et un caractère pratique, et d'améliorer le goût du public, en offrant aux producteurs, aussi bien qu'aux consommateurs, une occasion facile d'étudier les produits les plus remarquables des industries d'art, tant en originaux qu'en copies. » L'État et la Commune subventionnent la Société. Les collections sont peu importantes; elles ont une physionomie embryonnaire dans toutes les sections. L'organisation ne présente rien de particulier à signaler, comme méthode scientifique ou comme idée nouvelle. L'industrie moderne y tient la plus grande place, et j'ai remarqué que les prêts et les dons d'industriels allemands y sont nombreux. Je crois qu'il y aurait là à créer, pour nos industries artistiques, des expositions temporaires, comme je le proposais dans mon dernier rapport, pour les musées de Belgique et de Hollande. J'ai constaté, en outre, que le Musée des arts industriels de Berlin est un des pourvoyeurs les plus généreux du Musée norvégien. La majeure partie de la collection d'étoffes anciennes et modernes lui appartient. Il y a là une leçon pour nous. C'est une manière, non la plus mauvaise et la plus coûteuse, de

faire de la propagande allemande à l'étranger. Le musée est installé au rez-de-chaussée de l'hôtel du Kunstforening (Union des arts). Il est ouvert au public, tous les jours de midi à 2 heures, et la bibliothèque artistique qu'il contient, les lundis seulement, de 6 heures à 9 heures du soir.

Les industries artistiques de la Norvège.

La Norvège a pris une grande part à l'Exposition scandinave de Copenhague. Elle y a obtenu un vif succès, dans la section des industries artistiques, dont les produits se distinguaient par des qualités d'excellente exécution et de bon goût. J'ai étudié, avec soin, cette section, et je résume les impressions que j'en ai rapportées.

L'industrie artistique la plus prospère est l'orfèvrerie et la bijouterie. Le filigrane de Norvège est célèbre à juste titre ; on ne saurait rêver rien de plus délicat, de plus charmant de formes et de travail. Les artistes de Christiania, de Bergen et de Trondhjem, excellent en cet art, qui exige beaucoup de goût et d'habileté. Ils mêlent adroitement au filigrane des perles et des émaux, et obtiennent, par les combinaisons ingénieuses de ces diverses matières, des effets très pittoresques. On fait également de la bijouterie en argent oxydé, qui n'est point dépourvue d'élégance et d'originalité. Il y a peu d'années, la Norvège importait toute son orfèvrerie d'argent et d'or; aujourd'hui, plusieurs maisons en fabriquent avec succès. A l'Exposition scandinave, j'ai vu plusieurs pièces de table et de décoration, d'une exécution excellente. M. Hammer, de Bergen, avait exposé une grande coupe d'honneur fort remarquable, décorée d'une frise en haut-relief représentant la vie rustique et populaire en Norvège, d'une bonne composition et du travail de ciselure le plus délicat.

La sculpture sur bois blanc est toujours exercée avec beaucoup d'habileté. L'érudition a remis en vogue les motifs originaux, créés par les artistes indigènes des siècles passés, qui ont couvert les vieux meubles et les vieilles églises de frises, de panneaux, d'une fantaisie si hardie, si exubérante et si gracieuse, qu'on peut, sans hésitation, les mettre en parallèle avec les plus belles œuvres des artistes de l'Inde et de l'extrême Orient.

Les arts graphiques sont très en progrès en Norvège; l'imprimerie compte 105 ateliers et emploie plus de 600 ouvriers.

La céramique est une industrie récente. Au milieu du siècle dernier, on tenta de monter à Frédérikshald une fabrique de faïence; l'entreprise échoua. La plus ancienne et la plus importante de celles qui existent aujourd'hui, au nombre de 5, est la manufacture d'Ekersund, propriété d'une compagnie par actions; elle occupe 200 ouvriers et produit pour environ 500,000 couronnes par an, sur lesquelles l'exportation se chiffre par près de 100,000 couronnes. La première et unique fabrique de porcelaine a été fondée, en 1887, à Porsgrund par une société d'actionnaires; elle a fabriqué cette année-là pour 125,000 couronnes, et elle donne du travail à 100 ouvriers. Ses produits, dont j'ai vu, à l'Exposition scandinave et à Christiania, les échantillons, ne manquent pas de qualités. La matière est belle et la décoration a un grand caractère d'originalité et de fantaisie.

La Norvège possède quelques verreries artistiques. Cette industrie fut importée dans le pays, sous le règne de Charles VI, qui accorda aux fondateurs de la première usine, créée à Aas en 1739, des privilèges considérables. D'autres usines ne tardèrent point à se monter à Hurdalen, à Hadeland et à Birid; mais elles tombèrent rapidement, et en 1775 l'État dut les reprendre à son compte. Elles végétèrent jusqu'en 1824, où elles furent achetées par une société qui les revendit en 1851 à deux maisons, Berg frères, de Land, et Tanberg, d'Hurdalen. Les connaissances techniques et les capitaux importants des nouveaux propriétaires les rendirent très prospères, et aujourd'hui non seulement elles suffisent à la consommation indigène, mais elles font de l'exportation. La production générale annuelle s'élève à plus d'un million de couronnes. On compte près de 700 ouvriers et artistes verriers dans le royaume.

L'industrie de la menuiserie pour portes, fenêtres et parquets, a pris, depuis quelques années, une grande extension. Elle expédie jusque dans l'Amérique du Sud et en Australie. Je me suis enquis, auprès des grands industriels, des conditions spéciales de cette industrie, au point de vue de l'enseignement technique des ouvriers. D'après les renseignements que j'ai recueillis, il est nul. Ce sont de simples manœuvres, conducteurs de machines perfectionnées, qu'on y emploie. Les Norvégiens redoutent la concurrence de l'étranger qui, pourvu d'ouvriers instruits et d'habiles dessinateurs, produira, sinon à meilleur marché, du moins avec plus de goût. En France, nous commençons déjà,

grâce à ces conditions, à lutter victorieusement dans cette industrie contre la Norvège. Sur les marchés d'Allemagne, les menuisiers allemands disputent, pied à pied, le terrain aux menuisiers norvégiens, avec les bois mêmes importés de ce pays.

L'industrie papetière s'est développée en Norvège d'une façon prodigieuse. On y compte actuellement treize grandes fabriques, qui produisent du carton, du papier mâché, de la pâte de papier, des papiers d'emballage, d'imprimerie, d'écriture, de tenture, de cartes à jouer, etc. L'exportation s'est élevée, en 1886, à 1,052,900 couronnes.

Le commerce étranger en Norvège.

La situation économique de la Norvège, au point de vue des industries artistiques et des importations de l'étranger, n'est point différente de celle du Danemark et de la Suède. Ce sont les Allemands et les Anglais qui tiennent le haut du pavé, sur les marchés norvégiens. Nos relations commerciales avec ce pays décroissent d'année en année. En 1874, les importations françaises étaient de 8,860,000 francs; aujourd'hui elles sont tombées à 4,563,000 francs. Les produits manufacturés qui figuraient en 1880 pour 2,900,000 francs, dans nos importations, n'ont pas dépassé en 1886, 500,000 francs. Nos concurrents ont également subi une diminution sensible dans leurs affaires, mais la proportion n'est pas la même. Les Allemands ont perdu en 1885, sur 1874, dernière statistique officielle, environ 8 millions, les Anglais 4 millions; mais les premiers font encore aujourd'hui, comme affaires, pour plus de 40 millions et les seconds pour 37 millions de couronnes. Les industries norvégiennes se sont développées évidemment, en vue de la consommation indigène, et le pays tend à se suffire à lui-même, par suite d'une évolution industrielle analogue à celle que j'ai signalée en Danemark.

Marius VACHON.

Juin-Juillet 1888.

TABLE

En Danemark.

En Suède.

En Norvège.

BIBLIOTHEQUE NOR SAINTE-GENEVIÈVE


Maison Quantin imprimeur
S. Benoît, 7. à Paris